



EDITION DES AMICALES DU STALAG V B  
ET DES STALAGS X A, B, C.



Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)

Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4 841-48 D Paris.

# AMICALE

Je m'interrogeais voici peu sur mon ancienneté d'amicaliste — qui ne correspond pas forcément avec la fin de la guerre et le retour. On a beau ne pas s'occuper du temps, lui ne vous oublie pas, qui ôte la mémoire. Un contrôle au fichier me tirerait d'embarras sûrement, mais à quoi bon ! Une chose demeure : l'intérêt croissant que je prends à ce monde « clos » de la captivité qui se perpétue quarante ans après et dont la nature intrinsèque défie l'analyse. Demain, peut-être, quelque thésard en mal d'originalité se penchera sur la question et en tirera des conclusions pertinentes, ou impertinentes, propres à séduire son jury. Mais je doute qu'il aille pour autant au cœur des choses, à cet « impalpable » du fait-prisonnier, que les prisonniers seuls connaissent et qui les réunit comme malgré eux, au point de surprendre, voire d'irriter tout ce qui leur est étranger. Combien l'amnésie ou l'atrophie conviendraient mieux ! Oui, mais voilà...

De l'admirable entreprise menée par Paul DUCLOUX à propos de Sandbostel, qui, soit dit en passant, apportera une contribution essentielle à l'histoire de la captivité Outre-Rhin, j'ai relevé dans *Le Lien* cette remarque qui lui a été faite récemment sur le terrain même : « Ils (les Allemands) ont également été surpris par l'existence et la grande activité de nos amicales P.G. ; ils comprennent mal comment je pouvais toucher autant d'anciens prisonniers dans la France entière. En Allemagne, rien de comparable ».

Ainsi donc, les Allemands capturés durant le deuxième conflit mondial, tant à l'Est qu'à l'Ouest, auraient tout oublié, ou presque, de leur captivité alors que les Français, eux, se souviendraient ! C'est difficile à croire ! Une telle dichotomie de la mémoire chez des hommes qui ont eu — conditions extérieures mises à part — une expérience identique — la captivité étant une « négation de tout l'être » — est inconcevable et mérite une explication. L'ami DUCLOUX peut-il nous éclairer là-dessus, et en quoi serions-nous exceptionnels ?

Nos amicales sont appréciées là-bas : cet intérêt est-il motivé par la curiosité de quelques chercheurs ou historiens en mal de copie ou vise-t-il, au contraire, à une meilleure connaissance par la population autochtone, et étrangère, d'événements et de faits trop longtemps occultés ou déformés ? La réponse ici est essentielle. De la VÉRITÉ en histoire, c'est et ce doit être l'exigence de tous et, en premier, des SANDBOSTELIENS — qu'ils aient vécu en dedans ou au-dehors de ces barbelés — Mehr licht (Goethe).

Quoi qu'il en soit, c'est vrai, les combattants français cultivent volontiers le souvenir, plus par esprit de culte, au sens « religieux » du mot que par narcissisme ou masochisme. Relier entre eux des hommes qui ont partagé une expérience comme la captivité pour, au-delà du temps, garder à celle-ci sa valeur humaine et spirituelle, n'est-ce pas la raison d'être d'une amicale ?

A lire le courrier que publie *Le Lien*, il semble bien que oui. Si deux ou trois lignes fussent pour affirmer la mémoire et le cœur ensemble, si l'humour, parfois, ajoute à la vérité des situations évoquées par certains de nos amis, si l'interrogation légitime surgit encore sur la « triste jeunesse des stalags », mention est faite aussi de « cet esprit forgé derrière les barbelés dont chacun ressent encore l'empreinte ».

Cette permanence d'un esprit typique, lui-même hérité d'une expérience rare, explique et justifie ce besoin impérieux du souvenir qui étonne tant. Comment alors ne pas lui sacrifier et lui donner le meilleur de nous-mêmes ? Du bon usage de l'Amicale comme témoignage de fidélité devant la montée de l'oubli.

J. TERRABELLA.  
12 205 V.B.

## Amicale des P.G. résistants D'Alsace - Lorraine

Dans la poursuite de son action de reconnaissance de la résistance dès l'été 1940 par le refus de l'option pour le retour en Alsace occupée, notre délégué régional et national a été reçu le 30 mars au ministère des A.C. par M. Mazeaud, inspecteur général, auprès du Cabinet du ministre.

Hélas le point de vue du ministre n'évolue pas et notre action n'est pas sur le point d'aboutir, tous les textes parus antérieurement nous ayant oubliés et le ministère n'étant pas prêt à y remédier.

Notre lutte continue donc, les parlementaires sont avertis et peut-être arriveront-ils à une solution équitable pour nous.

Les camarades intéressés sont priés de s'adresser à M. Charles Wenger, 1, rue de la Gare, 67140 Barr. Tél. (88) 08-20-00.

Charles WENGER.

# L'appel d'un ancien de Graudenz

Chers Camarades,

Quand je dis camarades, je parle de tous les anciens prisonniers en général, c'est pourquoi je m'adresse au *Lien*, pour insérer dans ce journal d'amitié l'appel que je vous communique plus loin.

J'aimerais que tous les anciens P.G. DE TOUS LES STALAGS puissent lire et faire connaître ce qui va suivre, car je doute qu'aucun stalag ou oflag n'ait entendu parler de la FORTERESSE DE GRAUDENZ où des milliers de prisonniers sont passés et beaucoup y sont morts de faim et d'épuisement, suites des mauvais traitements et de leurs souffrances morales et physiques.

Je suis un réchappé de Graudenz et je rends hommage à notre camarade Fernand CAIRE, qui, malgré son grand âge a pris en main le regroupement des anciens de cette fameuse forteresse. Il y a sept ans, je suis allé à Lourdes, nous étions DEUX ; aujourd'hui nous sommes SEPT-CENTS et j'espère

qu'avec l'aide du *Lien* nous serons de plus en plus nombreux pour défendre nos droits.

Que chaque P.G. ayant un ami ayant passé par la Forteresse de Graudenz lui demande quelque soit son stalag, de se joindre à nous, de venir grossir nos rangs. Ce sera la plus belle récompense pour ceux qui se dévouent à notre cause. Que chaque prisonnier, puni ou non, prenne conscience que *Le Lien* devrait être un journal d'entraide et de solidarité.

Nous étions plus d'un million dans le même bateau. Restons unis, comme là-bas. Il n'est jamais trop tard pour se rassembler, la main dans la main.

Un ancien de Graudenz.

Albert BRASSEUR, 56, rue de la Liberté, 38600 Fontaine. Originaire du VB, condamné à 5 ans de forteresse, entré à Graudenz en 1941, libéré en 1945.

# Après l'appel à nos camarades médecins

Nous recevons une nouvelle réponse à l'importante question que nous posons à nos camarades médecins.

Elle émane du docteur Lucien Raffali, 2, rue Clément-Roassal, 06000 Nice, président des internés de la Prison Forteresse de Graudenz et ses kommandos. Un grand merci mon cher Raffali. M. S.

« Cinq ans et trois mois de captivité, en oflag, en stalag, kommando, prisons militaires et civiles, forteresse, revier barrack, lazarett m'ont placé devant des situations pathologiques très variées. Je vais essayer d'évoquer quelques souvenirs.

Mais avant je veux préciser ceci pour rendre hommage à mes camarades de captivité, que parmi les centaines de malades que j'ai connus et dont souvent j'ai gardé la trace écrite dans mes documents, très peu se sont adressés à moi pour obtenir une attestation pouvant leur servir de preuve d'origine. On prétend que les pensions ont été attribuées à tort, c'est possible, mais beaucoup aussi ont été refusées à tort et surtout beaucoup n'ont jamais rien demandé.

Pendant cette longue période de captivité, nous n'avons pas eu de véritables épidémies de maladies infectieuses. Les contacts avec l'extérieur nous préservaient de la contagion, complètement pour les officiers et partiellement pour les prisonniers contraints au travail. Quelques cas de typhus ont été constatés en fin de captivité lorsque nous avons eu des relations avec les troupes étrangères malades. Dans l'armée française nous étions vaccinés contre la variole, contre la typhoïde, la diphtérie, le tétanos, et plus tard contre le typhus exanthématique. Je n'ai constaté que des cas de typhus très tard pendant mon séjour à Bialystok et à Odessa.

En ce qui concerne les français, la vie de captivité brutalement imposée, survenue je veux dire, a eu une répercussion sur notre résistance physique. En premier lieu il faut noter que les privations alimentaires entraînant une grande faiblesse, nous poussaient à nous nourrir de produits de mauvaise qualité qui ont été dès le début à l'origine de diarrhées spectaculaires et de dysenteries bacillaires tragiques. Ces accidents alimentaires qui, en temps normal n'auraient pas eu de suites ont toujours été suivis de séquelles digestives empêchant le retour à un état de défense normal. Très souvent, je dis très souvent ces malades présentaient des anthraxies multiples parfois des raideurs cervicales, sans hyperthermie mais toujours avec une forte accélération de la vitesse de sédimentation. Les médecins allemands en étaient impressionnés et faisaient eux-mêmes leur contrôle de V.S. qu'ils appellent « Rohr ». Puis... on renvoyait ces malades dans leurs baraques... Les longs hivers et l'humidité de nos couches ne favorisaient pas les guérisons. Actuellement doit-on accepter la filiation de ces arthralgies tenaces et évolutives que présentent de nombreux prisonniers ? On ne peut pas le nier catégoriquement.

Autres constatations : la lenteur des guérisons des plaies. Mises à part les plaies qui étaient soigneusement entretenues pour motiver un D.U. chez le travailleur. Plaies sanieuses avec adénopathies, abcès, suppurations constituaient la clientèle de nos salles de pansements. Le service dentaire nous envoyait aussi tous les abcès dentaires dus à des défauts d'hygiène ou à des caries dentaires négligées. Il est certain que ces infections buccales ont été l'origine d'infections intestinales chroniques. Ainsi, s'établissait un cercle infectieux irréversible qui de jour en jour portait atteinte à la résistance des prisonniers soumis à un régime alimentaire de misère.

La guérison de ces états était-elle possible ?

La libération nous a surpris et notre organisme, habitué (!) à se contenter d'une cigarette pour « tromper la faim » n'a pas pu supporter une suralimentation ou

même un régime normal. La réadaptation a été lente et souvent les rations supplémentaires de tickets accordés n'étaient pas utilisées par l'ex-P.G. Privés de vin pendant de longs mois, le nouveau contact avec l'alcool a été néfaste pour nos organismes déshabitués et sevrés pendant cinq ans. Ceci n'a jamais été retenu, si ce n'est contre le P.G. lui-même.

Que dire aussi de la reprise d'une activité sexuelle interrompue dans la force de l'âge. Cette interruption étant ressentie aussi bien chez l'homme interné que chez la femme restée libre. Nous savons qu'elles ont été les conséquences de cette situation : catégoriques et définitives dans beaucoup de cas, mais toujours... boiteuses pour les couples ayant accepté une si longue séparation. Cette souffrance affective, ce « pretium doloris » n'a jamais été réclaté et encore moins considéré.

Non, il n'y a pas eu de guérison de la pathologie physique du prisonnier de guerre.

A côté des atteintes organiques, il n'a pas été tenu compte suffisamment des atteintes psychiques et pourtant, peu d'entre nous y ont échappé. La vie qui fut la nôtre pendant cinq ans, nous apportait tous les jours sa tristesse : l'absence de courrier et pire encore des nouvelles décevantes ; notre inquiétude pour une famille lointaine et déplacée. Que de craintes ! Que de doute ! L'incertitude de l'avenir ! Et toujours l'impossibilité d'être fixé sur la fin de notre état d'homme privé de toute vie sociale ! Ajouter à cela les recherches de solutions acceptables pour tenter de recouvrer la « liberté ». Sujets de conversations et souvent de discussions douloureuses qui obligeaient le prisonnier à taire ses projets d'évasion et à s'enfermer longtemps dans une réserve fermée et inamicale. Ces états que le prisonnier nourrissait de jour et de nuit entraînaient une espèce d'autisme voisin de la schizophrénie. Aussi avons-nous été témoins de tentatives d'évasions insensées se terminant par la mort sur place (Oflag XVII A, forteresse de Graudenz).

L'organisme ne résiste pas à de telles agressions et les traces demeurent définitivement pouvant être même à l'origine d'aggravations plus ou moins lointaines.

Plus encore : plus tard, dans les années où les alliés ont été en mesure d'atteindre le sol allemand, le moral du P.G. a été bien différemment intéressé : les optimistes étaient nombreux qui sous les bombardements des forteresses volantes extériorisaient leur joie. Mais à côté des optimistes qui jubilaient, beaucoup tremblaient et cette angoisse persistait jour et nuit en l'absence de tout danger. Epoque où les bombardements étaient massifs, spectaculaires, fréquents ; époques aussi où les « Fliegalarm » funfzehn!... nous surprenaient souvent en pleine nuit. Que se passait-il alors dans le cerveau de ce pauvre prisonnier qui était victime d'un affreux cauchemar, criait et se débattait sur sa couche ?

Après un tel sommeil, le pauvre prisonnier était rompu, sa crainte se motivait de plus en plus, il n'osait pas l'avouer à ses camarades mais son attitude était pour nous suffisamment expressive : devant sa maigre ration, il ne mangeait plus, il s'isolait pour ne pas écouter nos conversations. J'en ai vu qui pleuraient, certains ont tenté de se détruire. Ces cas étaient fréquents au Staff-kommando 609 à Königsdorf car, c'était un terrain d'aviation de chasse Fokwulf qui retenait toute l'attention de nos alliés et où nous avons été bombardés et détruits

(suite p. 2)

## Après l'appel à nos camarades médecins

(suite)

deux fois le 9 octobre 1943 et six mois après le 9 avril 1944 le jour de Pâques à 13 heures !

Je vois encore le regard effrayé de mes amis : vivre là dans cet étroit rectangle entouré de barbelés et de miradors et se dire qu'en cas de bombardement on n'aura pas le temps ou la possibilité de fuir. Ceci ne s'est jamais produit sauf une seule fois où un de nos camarades (nous l'appelions « Papillon ») est resté accroché et retenu dans les barbelés qu'il voulait franchir.

Personnellement, je n'ai pas été victime d'une telle peur, d'une telle angoisse chronique et cependant, maintenant encore, quarante ans après, mes nuits sont troublées par des cauchemars et les traces de ces paniques émergent et terrorisent mon sommeil. Nuits de poursuites, scènes d'éboulements où je me sens pris, passages étroits que je ne peux franchir, menaces d'arme à feu et sensation du projectile qui frappe. Est-ce que ces états résiduels sont normaux, acceptables ? Ne doivent-ils pas être retenus comme étant à l'origine d'états actuels psychasthéniques dont la filiation est certes difficile à affirmer, mais aussi impossible ou hasardeux de rejeter. Que se passe-t-il dans notre cerveau ? Nos juges, les membres de commissions de Réforme (j'en ai été longtemps président !) toutes les commissions consultatives, les tribunaux sont souvent tenus actuellement par des hommes qui ignorent tout de notre vie de captivité, qui ne peuvent pas la comprendre parce qu'ils ne l'ont pas supportée de A à Z. Que d'erreurs en plus ! Mais aussi combien d'erreurs en moins !...

Un exemple : un cas se juge actuellement :

Un français mobilisé en 1939, prisonnier du 20 juin 1940 au 5 juin 1945 donc militaire indiscutablement obtient après démobilisation une pension de 40 % pour sclérose pulmonaire au titre de guerre 39-45 donc : pension militaire. C'est régulier ! Puis, ayant été interné à Graudenz (je l'y ai connu) il fait valoir ses droits à une pension d'interné, pour « asthénie ». Les tribunaux considérant que les motifs de son internement en forteresse de Graudenz n'ont pas un caractère de « résistance » accordent à ce militaire le titre peu honorifique d'« interné politique » et subséquemment ! la pension pour asthénie de 25 % reliée à la première invalidité se transforme en pension de victime civile. Notre militaire accepte sans comprendre cette entourloupette qui va priver sa veuve d'une pension de réversion, car ce soldat, victime civile bénéficiaire d'une pension de 60 % et non d'une pension militaire de 60 % ne peut pas faire bénéficier sa veuve de la réversion. Les pensions civiles doivent atteindre 85 % pour cela.

Moralité : soldat français en baisant une allemande tu perds ta qualité de militaire et tu deviens un pauvre civil !

Voilà ce que les tribunaux et la Justice font dire à « La République Française, reconnaissante envers les anciens combattants et victimes de guerre qui ont assuré le salut de la Patrie (art. L. 1) ».

Dr RAFFALLI.

— O —

Je suis également heureux de vous communiquer la réponse d'un autre de nos camarades médecins qui a spontanément répondu à mon appel du mois dernier. Un grand merci.

« Mon cher président et ami de captivité,

Je réponds à ta question posée aux médecins lecteurs des « Lien » :

En effet, tous les anciens prisonniers de guerre ont intérêt de signaler à leur médecin traitant les symptômes inquiétants qui peuvent survenir à n'importe quel moment, vertiges, maux de tête, douleurs précardiales, troubles de la vue, de la parole, de la marche, troubles digestifs, urinaires, etc., etc. Et tout peut être en rapport avec une maladie sérieuse suite de la longue captivité, avec ses souffrances physiques et morales...

C'est au médecin traitant d'examiner le malade, de faire appel aux examens de laboratoire, radiologiques et même, le cas échéant, au spécialiste.

Autrement dit, tout doit être mis en œuvre pour établir un diagnostic précis et appliquer ensuite le traitement.

Depuis toujours il y a des cas de mort subite ou survenant après une maladie de courte durée, mais à l'époque où nous vivons, quand la médecine a fait des progrès énormes, il faut consulter plus souvent le médecin afin que ces accidents subits soient évités. Et d'autant plus, comme tu le dis si bien dans « Le Lien », cela vaut la peine à l'automne de notre vie qui a subi cinq ans de captivité ».

Dr Léon ROSENSTIEN.  
Stalag III,  
66140 Canet-Plage.

— O —

Elle a été suivie d'une communication téléphonique avec un infirmier diplômé qui a pensé, durant la captivité, aux traitements et médicaments qui ont été donnés durant ces cinq années et qui déjà se posait des questions sur ce qu'il adviendrait par la suite... lui aussi a donné des conseils utiles. Merci très sincèrement.

Cet infirmier recommande de bien signaler au médecin traitant : les produits avec lesquels le prisonnier a été en contact durant la captivité, la dysenterie dont il a souffert non seulement en captivité mais aussi en France dès les premiers jours de la capture, l'âge au moment de la captivité, toutes les maladies encourues en captivité et surtout les traitements reçus avec si possible — ce qui n'est pas facile — les produits pharmaceutiques employés. Attention tout ceci n'est pas limitatif et toutes indications données peuvent être très utiles. Vous voyez, chers camarades, le problème est sérieux et expliqué en partie ma réflexion du mois dernier.

## Après l'accident de nos amis Ista

Dans notre n° 366 de juillet-août 1981 du Lien nous vous avons entretenu du terrible accident d'automobile qui le 10 juin 1981 avait failli coûter la vie à nos deux amis belges Jane et Armand ISTA, de Liège.

Nous sommes heureux de vous annoncer que nos deux accidentés sont tout à fait hors de danger. Nous avons déjà, d'ailleurs, revu notre ami Armand ISTA, notre délégué de l'Amicale pour la Belgique, lors de la récupération de sa petite chienne.

Mais donnons la parole à nos deux grands amis belges, qui tiennent à remercier tous leurs amis belges et français qui leur ont manifesté tant de sympathie lors de leur accident :

## MIRACLES EN TOURAINE

« — Vous avez dit miracles ?... »

Le 10 juin, nous partons pour Saint-Palais-sur-Mer, où nous espérons passer d'agréables vacances. Hélas vers 14 heures une conductrice malhabile nous accroche lors d'un dépassement, sur l'autoroute A10 près de Tours, et c'est le drame.

Projetée à plus de 120 kms à l'heure notre voiture s'est écrasée contre les glissières de sécurité bordant la route. Nous avons failli passer de vie à trépas, et nous ne devons notre salut qu'à nos ceintures, mais à cause d'elles aussi, si je m'en suis sorti avec quelques blessures, mon épouse a été grièvement blessée, la poitrine écrasée, 7 côtes brisées, le décollement des poumons de la plèvre, la clavicule gauche brisée, une plaie au cuir chevelu, une au bras, et bien sûr de multiples lésions sur tout le corps. Bref, transport au C.H.R. de Chambray-les-Tours, où elle est restée 20 jours, dont 18 en réanimation chirurgicale. Le 30 juin nous sommes rapatriés par avions, mon épouse dans un hôpital de Liège et je rentre à mon domicile.

Nous sommes maintenant tous deux rentrés chez nous et mon épouse poursuit une convalescence qui sera très longue... Un miracle...

Lors de l'accident, notre voiture a été entièrement détruite, et notre petite chienne a été blessée et s'est sauvée en hurlant, dans les bois environnants.

A ma sortie de l'hôpital après quatre jours, me sentant seul dans cette Touraine pourtant si accueillante, j'ai contacté mon ami Emile GEHIN pour lui faire part de notre mésaventure, et lui demander l'adresse du délégué départemental, l'ami Jean DELMAS, à qui je me suis adressé pour avoir un contact humain dans mon état bien compréhensible d'isolement.

Notre ami DELMAS est comme vous le savez gravement malade, et c'est sa charmante épouse qui m'a accueilli.

Mme DELMAS s'est aussitôt proposée de nous mettre à la recherche de ma petite chienne. Hélas ce fut sans succès, et après 5 jours de vaines recherches nous avons dû abandonner. Le 30 juin nous avons été rapatriés par avion et à 650 kms de Liège il n'y avait plus guère d'espoir.

C'était pourtant mal connaître Mme DELMAS, que de croire qu'elle abandonnât tout espoir, et le 7 juillet elle me téléphonait pour me dire qu'elle croyait bien l'avoir retrouvée. Une dame bienveillante Mme CAUDRON, de Ste-Radegonde, ayant fait paraître un article dans le journal, et notre ami Jean DELMAS, toujours à l'affût l'ayant lu, Mme DELMAS s'est mise aussitôt en contact avec cette dame charitable et c'était bien notre SALLY qui était retrouvée. Le 9 juillet je me suis rendu à Paris et Mme DELMAS a fait le chemin de Tours à Paris, mon petit chien l'accompagnait, ce furent les grandes retrouvailles. Ayant erré pendant 3 semaines dans les bois, il n'avait plus que la peau et les os, mais il était vivant. Je ne puis vous décrire quelle fut la joie de mon épouse à mon retour, elle fut très grande et a contribué à sa guérison. C'est le second miracle...

Cette histoire a presque l'air d'un conte de fée, et c'est vrai, la Fée, ce fut Mme DELMAS et je la remercie encore une fois de tout mon cœur.

La morale de cette histoire, c'est encore une fois de plus, que l'AMICALE n'est pas un vain titre, que des anciens P.G. ont donné à un groupe quelconque, et qu'une entraide existe bien et qu'elle est toujours efficace, sans elle, nous n'aurions pas eu, tout d'abord pour moi, le secours moral que j'ai reçu de la part de tous les membres, qu'il soit par écrit ou par téléphone, sans compter les visites, qui furent le réconfort dont j'avais tant besoin dans cette aventure pénible où j'ai failli perdre celle qui est ma compagne depuis 42 ans et je n'aurais pas retrouvé notre petite compagne.

Les marques de sympathie ont été si nombreuses, qu'il m'est impossible de répondre individuellement à chacune, aussi c'est de tout cœur que je remercie tous les camarades et leurs épouses qui se sont associés à nos malheurs, et bien sûr une éternelle reconnaissance aux amis DELMAS, souhaitant une meilleure santé à Jean, sans oublier cette dame inconnue, Mme CAUDRON, qui fut elle aussi la providence.

Armand et Jane ISTA.

## Enfin... Sous l'Arc de triomphe

Lors de la cérémonie du 8-Mai nous avons pu constater avec plaisir qu'enfin la plaque que nous réclamions depuis plusieurs années pour honorer les morts de 1939-1945 était posée après rectifications qui auraient pu être évitées si nous avions été consultés.

Cette plaque avait fait l'objet de notre plus grande attention et de notre insistance depuis 1977... lors de nos rencontres avec les différents ministres de tutelle, par lettres et interventions de notre camarade Bernheim au Conseil de Paris.

Elle a été posée sans que nous en soyions avertis... Voici ce que l'on peut y lire :

« Aux combattants des armées  
Aux combattants de la Résistance Morts pour la France - 1939-1945 ».

C'est tout de même une satisfaction !...

N.D.L.R. : Notre ami André ESCLASSANS qui dans Le Lien d'octobre 1976 (n° 314) avait attaché le grelot, a enfin obtenu satisfaction. Il n'est jamais trop tard... mais quand même... que de temps et de réflexions !



Comme à l'habitude, quelques nouvelles...

Au printemps dernier, reçu, de nos amis PARUELLE, une carte des Vosges, en « vacances », en famille et où il fait bon vivre à cette époque, la santé de notre ami est meilleure, voilà l'essentiel.

Pour Pâques, direction Niort pour nos amis DROUOT, en visite chez une de leurs filles, avec bien sûr un arrêt à Poitiers où quelques bonnes croûtes étaient prévues, plus des souvenirs d'Altenbruck avec l'espoir de pouvoir aller faire un tour en septembre à Poulangy !

Une carte de nos amis BRESSON, en visite à Biarritz, bien loin du Loir-et-Cher, mais au mois de mai nous étions chez RIVIERE. Nous y étions à nouveau en juin, au retour d'un séjour de cure à Amélie-les-Bains, de Mme MARTIN, et en ce moment, le 20 juillet, à Cannes.

Une carte de RAGER en « tournée » dans le Vaucluse.

Et puis dans le « Courrier » du Lien de juin, je relève que l'ami JOUILLEROT a eu droit à un merci de la rédaction pour la C.S. Mais j'avoue ne pas avoir relevé beaucoup de nos camarades du 604... Bien tardivement je vous rappelle le paiement de votre cotisation si vous n'avez pas réglé 1981... et préparez-vous pour celle de 1982.

Enfin un petit entrefilet de VOILLEQUIN concernant ses retrouvailles avec le 604. Merci à lui.

Je ne puis terminer sans vous relater la visite faite aux ADRETS, avec le déjeuner et la bouteille de champ. au frais depuis longtemps, chez nos amis ROBERT, en pleine forme... et en retour un gueuleton les attend à Auribeau, avant notre départ fin juillet pour Cabourg... Notre périple continue.

Je souhaite que vous ayez tous passé de bonnes vacances bien reposantes et ensoleillées et vous dis à une prochaine fois.

Maurice MARTIN.  
Mle 269 - Stalag I B puis X B.

TRANSACTIONS  
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES  
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE  
BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains  
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts  
immobiliers - Locations, etc...

## RETOUR

RETOUR : Action de revenir (Larousse dicit).

Pour moi, ancien P.G., il y a trois sortes de RETOUR : celui de captivité, celui de revenir libre et civil et celui de l'Amitié.

Captivité : pendant des années nous avons vécu ensemble dans les camps, les kommandos, les fermes, les usines. Ensemble nous avons résisté de notre mieux aux affronts moraux et aux sévices physiques de nos gardiens. Ensemble nous ne faisons qu'un seul bloc où l'Amitié, celle des barbelés, est née.

Civil : chacun de nous après des années d'absence retrouva ses parents, sa femme, ses enfants, sa fiancée, qui tous et toutes avaient attendu ce retour, avec une espérance et une foi inébranlables en nous adressant des colis où nous trouvions le réconfort et qui nous permettaient de supporter notre pénible épreuve, en gardant nos forces presque intactes. Pour certains, le retour s'effectua dans une très grande joie, pour d'autres, hélas, dans les larmes...

Puis la vie reprenait son cours, et alors...

**Amitié :** Alors rappelez-vous, chers amis, les belles paroles prononcées là-bas, maintes et maintes fois !

« Mon vieux, si nous en réchappons, c'est désormais, entre nous, à la vie et à la mort ! »

Certes, dans la mort, nous serons tous, de nouveau, réunis. Mais dans la vie actuelle que sont devenues ces belles résolutions pour beaucoup ?

Je sais, nous avons beaucoup à refaire, beaucoup à reconstruire, à notre retour, mais l'Amitié, née là-bas, qu'est-elle devenue pour certains ? Je ne parle pas de nos amis amicalistes, mais des autres, les lâcheurs, et pourquoi pas ? les ingrats, les l'infoutistes. Pourtant tous profitent de la re-

traite du combattant que nos responsables ont eu tant de mal à nous obtenir.

Allez donc leur expliquer, à ces lâcheurs, qu'en 1981, notre Amitié est intacte dans toutes nos Amicales et principalement dans notre belle V B-X ABC.

Amitié sincère, désintéressée où les opinions de chacun restent à la maison ; là-bas, nous étions au coude à coude ; alors, franchement, je le dis clairement, je ne peux pas comprendre tous ces lâcheurs, comme d'ailleurs je ne peux comprendre que faisant partie d'une Amicale, cela ne consiste qu'à régler sa cotisation et recevoir ce cher Lien tant attendu chaque mois dans les foyers. Vous me rétorquerez : « Mais nous sommes en règle avec la trésorerie de l'Amicale ! » Oui, bien sûr, et nous

vous en félicitons, car cela nous permet de faire vivre l'Amicale, d'édition un journal mensuel, et surtout de soulager des amis dans la détresse soit morale, soit physique.

Mais nous aimerions mieux te connaître, mettre un visage sur un nom.

Pour cela, en 1982, et même avant, nous te demandons de faire un effort, de venir assister à nos réunions du premier jeudi du mois, et surtout à notre Assemblée Générale annuelle, et alors tous vous comprendrez mieux le dévouement de ceux qui depuis 36 ans — « incroyable, mais vrai » — est payant, avec un seul mot : AMITIE, la vraie, celle des barbelés.

**R. LAVIER.**  
Vice-Président.

# Evasion du tunnel du Loibl-Pass

17-09-44

Au début de mon récit, je vous ai signalé que dans notre évasion, nous n'avions que quelques minutes d'avance sur les SS lancés à notre poursuite. Nous avons longuement réfléchi à ce problème qui nous tracassait beaucoup. Allions-nous résister avec notre forme physique inexistante, à une meute composée d'hommes jeunes, surentraînés, équipés, accompagnés de chiens ? Et sur quel parcours ! En pleine montagne, il fallait avaler une grimpe de 1200 à 1800 mètres pour passer sur l'autre versant.

Nous avons fait le tour de toutes les possibilités raisonnables. J'entends par là qu'il fallait éliminer toute violence à cause des représailles sur les autres déportés. Janko Tisler ayant promis des armes, il eut été possible d'envisager plusieurs solutions. L'évasion collective ? J'en ai parlé, c'était impossible.

Voici donc la solution retenue :

Nous étions mineurs et travaillions à l'intérieur du tunnel : nous étions trois équipes de trois, séparées de 80 à 150 mètres ; nous avions, chaque équipe, trois wagons à remplir de la caillasse provenant de la partie supérieure du Tunnel. Ces wagons mesuraient environ 2,20 m de long sur 1,30 m de large. Ils s'ouvraient sur le côté, lequel était maintenu par deux crochets. Ils étaient tractés sur une voie unique par une locomotive qui faisait la navette du tunnel au ravin pour décharger cette caillasse deux à trois cents mètres plus loin. Le chauffeur de ce petit train était un croate d'une trentaine d'années nommé Stephan. C'était l'homme de confiance de Jelena et de fait le nôtre. Je vous en ai parlé dans un précédent numéro.

A la sortie du Tunnel, le train s'arrêtait sous les projecteurs, un SS montait sur les wagons et, à l'aide d'une longue tige d'acier fouillait au plus profond. C'était là, pour nous, un fameux obstacle pour ce que nous devions entreprendre.

Le projet définitif fut celui-ci : Nous allions faire un double fond dans un des wagonnets ; nous avions le matériel pour ce faire. Des parpaings disposés tout au tour et des planches bien adaptées dessus, ce qui nous faisait un emplacement pour nous caser tous les trois ; il restait à trouver l'homme de confiance et courageux qui fermerait les crochets pour ne pas éveiller les soupçons des SS surveillant à la sortie. Le responsable communiste Granger nous désigna un camarade que nous connaissions bien ; il s'appelait Jouannic, un Breton, à toute épreuve. Il vient de nous quitter en décembre 1980. Le lendemain de sa mort il devait recevoir la Légion d'Honneur.

Le camarade croate Stephan s'occupait de l'ouverture à l'extérieur, au ravin.

A partir du 1<sup>er</sup> septembre, nous étions fin prêts et presque impatients, l'incident avec Gartner qui m'avait, on s'en souvient, subtilisé une lettre de Jelena, nous intriguait au plus haut point. Il avait bien rendu la lettre mais cet assassin n'allait-il pas parler ? Ou refaire un piège ? Après plusieurs entrevues avec Jelena, dans le plus grand secret, avec mille précautions, celle-ci me déclara un soir : « J'ai vu les Partisans jeudi, je dois les revoir », puis vers le 14 septembre me remit un petit mot : « Les Partisans t'attendent à 1 km de la décharge dans la nuit du 15 au 16 septembre ». C'était extraordinaire. Nous étions gonflés à bloc, sur des charbons ardents, pour ma part je ne dormais plus. Tout était prêt : le matériel, que nous avons eu grand-peine à dissimuler — Jouannic, Stephan, et nous, tendus à l'extrême...

Nous sommes à la nuit du 15 au 16 septembre. Au premier voyage, Stephan, la mine renfrognée me dit : « Le SS, qui fouille avec sa tige de fer, va très profond. Ça va être très dur... » J'ai alors suivi chaque convoi qui sortait, jusqu'à l'extrême limite, 30-40 mètres de la sortie ; le SS, une véritable force de la nature, un abruti qui mettait toute sa force pour fouiller ; sûr, qu'il y prenait un plaisir sadique. Il aurait, à coup sûr, touché presque le bois de notre cache et c'eût été le massacre sur place. Il a donc fallu, à contre cœur, remettre à la nuit suivante.

Je reverrai longtemps le regard de Jelena, ses deux fameux grands yeux, quand de sa petite fenêtre elle nous a aperçus dans le groupe revenant du travail à 6 heures ; Stephan lui en donna la raison dans la journée du 16.

Je passe rapidement sur cette journée. La pendule ne tournait pas assez vite. Quelle tension, le soir, à la reprise du travail ! Dès le premier convoi, je recommençais le manège de la nuit précédente. J'allais inspecter : le SS était bien moins vaillant que celui de l'autre nuit ; disons qu'après minuit, il en fouillait un sur trois.

A 4 heures du matin, le 17-9-44 nous décidâmes de tenter le coup. L'attente était devenue impossible. Rapidement nous installâmes notre double fond ; le wagon fut rempli au maximum ; il fallait faire vite, car les gens qui travaillaient au marteau piqueur dans la partie supérieure nous voyaient, les déportés passe

encore, mais il pouvait y avoir un civil ou un kapo. Un petit incident, regrettable, nous fit perdre une minute au départ, juste avant que nous nous glissions dans notre coffre. A peine Pagès, le dernier à se caser, avait-il rentré la moitié de son corps que le convoi s'ébranla. Jouannic, en courant, dut pousser de toutes ses forces pour le rentrer à l'intérieur et ne put, de ce fait, fermer qu'un seul crochet, le train prenant trop de vitesse.

J'entendrais longtemps Pagès murmurer : « J'ai un bout de mon pantalon, ou de ma capote pris dans la porte ». Ça devenait hallucinant, indescriptible... Nous allions passer devant les SS, sous une lumière éblouissante, avec un seul crochet fermé et un bout de tissu rayé dépassant de la porte ! Il n'est pas possible, du moins pour moi, de décrire la minute que nous avons vécue quand le train s'arrêta et que nous entendions les deux SS parler à côté de notre wagon et la tige d'acier pénétrant dans la caillasse. Nous n'avions pas bien pris nos mesures pour les planches, ça nous a peut-être sauvé la vie, car j'ai bien l'impression que la tige est passée entre deux planches, car j'ai bien eu la sensation d'avoir été touché à bout de course...

Formidable ! extraordinaire ! le train s'ébranla et roula tranquillement vers la décharge. Nous avions fait une marque à la craie sur notre cache afin que Stephan puisse en premier basculer les trois occupants dehors.

## GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec	Anjou Gamay
Coteaux de l'Aubance	Anjou Rouge
Rosé de Loire	Méthode
Cabernet d'Anjou	Champenoise

### Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT

Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

Le train s'arrête ; j'entends encore le souffle court de Stephan, ses pas précipités sur le sol... En deux minutes, nous fûmes boutés hors du wagon, dévalant la décharge au milieu de la caillasse, des planches... C'est miracle que nous ayions pu nous relever tous les trois sans aucun mal, que quelques égratignures et courbatures. C'est maintenant que l'idée du montagnard Pagès nous fut d'un précieux secours ; il nous fit descendre le chemin qui rejoignait le camp pour nous faire emprunter le fameux sentier et ce fut à partir de ce moment une course poursuite éfrénée. Nous grimpons à fond de nos possibilités ; nous propulsant à chaque arbre, à chaque aspérité ; Je crois bien que j'ai fait toute la grimpe pliée en deux. Au bout de quelques minutes remue ménage, cris... l'alerte était déjà donnée. Stephan était rentré avec le petit train et naturellement il n'y avait plus personne pour décrocher les wagons. Les bruits s'amplifiaient de plus en plus, cris, aboiements des chiens, au bout de 20 minutes les camions, bondés de SS, commencèrent à graver le col. Ce fut hallucinant cette poursuite, nous avions nettement l'impression que les hommes ou les chiens se rapprochaient, gagnaient du terrain sur nous. Ils savaient, naturellement, la direction prise, mais pour corser la chose, Pagès et moi avions perdu dans cette fuite insensée notre serviette, placée dans notre dos pour nous protéger du froid, mon béret rayé de bagnard. Ma galoche droite sortait de mon pied droit, les deux autres copains n'étaient pas mieux ; nous nous encourageons de la voix et du geste, nous poussant réciproquement ; c'était de plus en plus dur, le souffle court, haletants... il faut se rendre compte de ce que cet effort représente après quinze mois de régime concentrationnaire ; dix, vingt kilos au-dessous de notre poids normal, ce qui était mon cas, puisque pour ma part j'avais eu le ver solitaire pendant presque tout le temps, m'en étant débarrassé deux mois seulement avant l'évasion ; quant à notre équipement n'en parlons pas...

Et ces cris de SS s'interpellaient, ces chiens, ces camions, le moteur était de plus en plus bruyant... Ça montait de plus en plus dans le col qui était particulièrement étroit, avec des virages très secs, et c'est tant mieux, car, ce que je craignais avant tout c'est, qu'arrivés plus vite que nous en haut du col — juste à la frontière Autrichienne — ils se précipitent (c'est ce qu'ils ont dû faire) sur une grosse bosse et, de là, avec leurs armes automatiques, ils nous tirent comme des lapins.

Nous avons ainsi gravi pendant 1 h 1/2, peut-être deux heures... d'un seul coup, nous voilà presque au sommet, à 100 mètres de la petite baraque à foin que nous apercevions du Camp. Gros espoir, mais, arrivés à 30 mètres, déception !... Alors que d'en bas, ce lieu qui nous paraissait bien entouré de buissons, voilà que c'était un espace d'une quarantaine de mètres de côté, complètement nu. Là, ça n'était plus drôle... Il commençait à faire jour, nettement, puisque, en nous retournant, nous apercevions les détenus, en rangs, au garde à vous, dans la cour du Camp... et voilà que c'est le moment que Pagès choisit pour s'écrouler. Il avait fait, tout le temps, un forcing éfréné, toujours en tête, un vrai train d'enfer... Il était usé, à genoux, livide, le regard vitreux, ne pouvant plus parler, haletant...

— Viens Jean, courage, encore quelques mètres... Viens, ou on va être marrons...

Il ne bougeait pas, toujours à genoux, comme s'il n'entendait rien !

Nous l'agrippâmes et on le traîna jusqu'en haut. C'était une loque... inconscient. Il fallait faire rapidement et disparaître au plus vite. L'autre versant était une grande coulée de caillasse... et d'un même élan nous nous sommes précipités et nous avons ainsi roulés comme des balles, dévalé la pente jusqu'à un endroit couvert de petits arbustes sous lesquels nous nous sommes précipités... et après quelques minutes nous nous sommes littéralement écroulés, incapables de bouger. Nous étions K.O...

Allongés dans les feuillages, nous étions parfaitement dissimulés. Les SS devaient chercher sur l'autre versant, pensant sûrement que nous n'aurions pu soutenir un tel train d'enfer. Plus d'aboiements, plus de cris, plus de bruits de moteur... C'était formidable !

Nous sommes restés là, à récupérer, pendant 2 h. Je crois bien que nous n'avons pas échangé quatre paroles pendant ce temps de récupération... Impression indéfinissable, peut-être l'extrême fatigue mélangée avec l'idée que nous étions en train de gagner la partie.

Vers 9 heures : « On y va les gars ? Oui ! » Janko et Jelena nous avaient dit et répété : « Quand vous serez sur l'autre versant, en descendant sur votre droite, vous allez trouver un petit sentier ; il faudra le suivre, c'est de ce côté que vous pourrez rejoindre les partisans ».

Allons-y. Mettons-nous à la recherche du petit sentier. Nous avons cherché, mais nous ne l'avons pas trouvé. Nouvelle pose de réflexion au milieu d'un véritable petit jardin rempli de myrtilles, un régal, le soleil commençant à nous ragaillardir. A peu près certains que nos poursuivants étaient rentrés dans leur tanière, nous nous sommes aventurés, un peu en contrebas, sur un petit chemin encaissé, on devinait par endroits que c'était un chemin, car il était plein de végétation... Soudain, à 30 mètres, une petite ferme ! Qu'est-ce qu'on fait ? Il me semble que c'est trop près du Camp, dit l'un. D'un commun accord nous décidons de l'éviter soigneusement.

Nous avons ainsi marché très facilement jusqu'à environ 18 heures, d'autant plus facilement que nous n'avions pas de galoches, en ce qui me concerne, et les autres les tenaient à la main, ça reposait nos pieds en sang de marcher sur la mousse et l'herbe. Soudain, un bruit de voix. Je m'approche, doucement. Ça parle allemand. Je vois une famille en train de manger dans leur jardin. Nous sommes en Autriche les gars ! Bien sûr, voilà le genre d'erreur qu'on fait quand on est diminué physiquement. Il est certain que nous ne devions pas prendre ce chemin de rêve, avec sa mousse, ses ombrages, ses fleurs, ses arbres... et que nous allions allégrement dans la gueule du loup.

Nous avons contourné le jardin en question, et décidions de chercher un endroit bien caché pour faire le point.

Peu de temps après, nous apercevons une dame et sa petite-fille. Elles tenaient un panier. Peut-être cherchaient-elles des champignons ? Quand elles nous aperçurent, après dix secondes d'observation, elles se mirent à courir, mais à courir ! Il faut dire que nos trois silhouettes aux crânes rasés, en rayés sales, déchirés de partout, mal rasés, barbouillés de myrtilles... de quoi faire peur ! Et où couraient-elles ces deux personnes ? En les suivant du regard, nous les voyions se diriger vers une grande bâtisse, et en scrutant bien, c'était la gendarmerie !

Alors recommença une escalade forcenée ; il nous fallait monter au plus haut, pour mettre le plus de distance entre les gendarmes et nous. Je ne me rappelle plus combien de temps ça a duré, mais Pimpaud et moi avons eu le coup de pompe en même temps et nous nous sommes allongés dans les buissons. Pagès continua à grimper seul. A nouveau nous entendions les cris

Suite page 4

## Evasion du tunnel du Loibl-Pass (suite)

et les aboiements des chiens, de plus en plus rapprochés. Quelle angoisse! Réflexions dans le genre : « Ils ne m'auront pas vivant... On est fichus... les chiens vont nous trouver plus facilement, etc... » Ils ont bien failli nous trouver, mais la nuit nous a sauvés.

Nous sommes restés là plusieurs heures; cette journée avait été tellement pleine de situations épiques, dramatiques, que nous étions dans une sorte d'état second; nous ne sentions même pas le froid! C'est que les nuits sont fraîches à 1500 mètres d'altitude. Nous nous en sommes aperçus quand il a fallu se mettre debout et repartir; il a fallu se secouer vigoureusement, faire quelques mouvements rapides, nous étions ankylosés.

Le départ fut donné par Pagès qui nous annonça son arrivée en butant sur une pierre qui dégringola la pente, entraînant d'autres, ce qui nous força à garder le silence et à rester sur place quelque temps encore... Il devait être 4 heures quand nous descendîmes doucement, tout doucement. Il nous fallait quitter ces lieux, car il ne fait aucun doute que les gendarmes reprendraient leurs recherches aux premières lueurs du jour.

— « Il nous faut repartir d'où nous venons et tourner le dos à l'Autriche, dis-je, nous allons à nouveau essayer de trouver ce fameux petit sentier ». Accord des deux compagnons. Pagès prit la tête et accéléra petit à petit, les muscles se réchauffant. Pas les miens, car, à mon tour, j'ai eu un de ces coups de pompe mémorable. J'étais vidé et tombais à chaque dénivellement... J'étais décollé de 10-15 mètres et revenais pour être à nouveau distancé. J'étais à l'agonie, une loque, sans jambes... mes deux compagnons m'encourageaient, essayant de me tracter par moments, mais, eux aussi s'agrippaient au sol pour ne pas s'écrouler. Je marchais uniquement aux tripes; c'est qu'il était déjà aux environs de 5 heures, il allait faire jour et nous n'aurions pas assez d'avance sur ces fameux chiens! Une hantise!

Mon calvaire dura une demi-heure au moins, jusqu'au moment où nous avons retrouvé le petit chemin, plein de mousse et de feuillage. Là c'était plat, sécurisant. J'ai, petit à petit, récupéré. C'est insensé comme un gars de 25-30 ans peut récupérer, j'entends récupérer sans rien absorber, rien... avec quelques myrtilles dans le ventre depuis la veille au soir à minuit, dans le dernier cass-croûte des mineurs... un bout de pain avec deux doigts de margarine!

Le fait de nous éloigner de l'Autriche nous propulsait, à croire qu'on nous poussait dans le dos tellement nous marchions bien. Enfin, bien pour notre état physique. Bientôt nous aperçûmes la fameuse petite fermette, nichée dans les arbres. Nous l'avions dédaignée la veille.

Là, dix minutes d'arrêt, d'observation intense. L'en-droit paraissait calme.

— « Mes amis, c'est une question de vie ou de mort; il nous faut au moins manger un peu... Nous allons pénétrer dans cette maison... Nous emploierons la force s'il le faut... »

Dans ces coups là, ça ne dure pas longtemps, mais on se sent invincible!

Nous pénétrons brusquement dans la maison. Un couple de gens âgés et une petite-fille de 12-13 ans. Ouf!... Nous étions chez des amis.

Pommes de terre à l'eau, lait, pain de maïs... C'était un véritable festin.

Ils nous regardaient comme des bêtes curieuses, avec pitié... mais à coup sûr avec une grande tendresse. Là encore, se retrouver après tant d'épreuves, après tant de risques... Et si près du camp, se retrouver avec ces deux braves vieux paysans slovènes et cette petite fille c'est quelque chose qu'il m'est impossible de traduire même en y mettant tout mon cœur!... Nous nous serions mis à genoux devant eux! Enfin, des gens normaux, des humains, des êtres humains!

La petite se mit en devoir de nous apporter des chaussures... cinq ou six paires... mes compagnons purent se chauffer, mes 45 durent se contenter de chiffons... c'était le début d'un long calvaire pour mes pieds.

Je m'adressais à la petite et demandais :  
— Les Partisans? Quelle direction? Où sont-ils?  
— Ils étaient là, dans la région, hier, mais je vais aller voir...

(On croit rêver!) Et notre brave fille s'en alla dans la nature. Au bout d'un certain temps, peut-être une heure, nous avions la même idée qui nous traitait dans la tête : Et si ce n'étaient pas les Partisans qu'elle est allée chercher?... Avisant une petite baraque à foin, distante d'une soixantaine de mètres, nous nous y sommes réfugiés, surveillant chacun une direction différente. Le vieux avait beau faire des gestes rassurants nous attendîmes que la petite revint.

Elle revint seule.  
— Venez, dit-elle, j'ai trouvé les Partisans. Partons de suite!

Je suis sûr que le vieux couple de paysans slovènes, ces gars du côté du Nord, si courageux, se sont souvenus longtemps des deux grosses bises des trois Français qu'ils venaient de sauver à coup sûr!

Notre petite fée prit la tête du groupe et, comme par hasard, trouva le petit sentier de Jelena et Janko. Il était vraiment petit, mais il était là. Nous ne l'avions pas trouvé, pourquoi? Car, avec cette hantise que les SS pouvaient tirer sur nous du haut de la montagne, au lieu de descendre l'autre versant prudemment, nous nous sommes jetés dans la coulée de caillasse et sommes passés devant le sentier qui, sur le dos, qui, sur le derrière. Jamais nous n'aurions pensé remonter la pente pour le chercher!

Nous avons marché 1/2 à 1 heure sans mot dire. Contractés. Anxieux. C'était tellement beau!

Tout à coup, à un détour, un fusil mitrailleur brille dans le soleil. Derrière deux hommes en uniforme allemand. Nous sommes comme cloués sur place... Nous sommes marrons! Nous allons reprendre la fuite. Debout, sur le sentier, les deux hommes font de grands gestes amicaux. Sur leurs revers, sur leurs calots « l'étoile rouge ». C'étaient les Partisans avec les uniformes pris aux Allemands...

Grandes tapes dans le dos... félicitations. Ils s'interpellaient pour voir ces trois drôles venus d'ailleurs. Nous venions de gagner. Une autre vie allait commencer pour nous.

Georges HURET.

## Le mot du Président de l'U.N.A.C. Peut-on espérer ?...

Nous changeons de ministre de tutelle... Nous reprenons donc le chemin de la rue de Bellechasse pour essayer d'obtenir le règlement de nos problèmes, satisfaits de retrouver un « ministère » et non plus un « secrétariat d'Etat »... Est-ce bon signe ?

Nous ne pouvons regretter M. le docteur Plantier avec qui la concertation a été bien difficile, nous n'avons jamais compris « ses attitudes » car il était tout de même « un des nôtres » : véritable ancien combattant, grand mutilé, docteur, tout pour bien nous comprendre. Hélas c'est le contraire qui s'est produit. D'ailleurs nous avons très bien senti dès son arrivée qu'il avait certainement été désigné pour contre-carrer les « bonnes intentions » à notre égard » de son prédécesseur M. Beucler après nous avoir accordé la carte du combattant, donc la retraite, à tous les anciens P.G. dignes de ce nom par un artifice auquel nous ne croyions d'ailleurs pas mais auquel aucun de ces prédécesseurs n'avait pensé.

Comme toutes les fois, que nous changeons de ministre, nous souhaitons la bienvenue à M. Jean Laurain, professeur de philosophie au lycée Robert-Schuman à Metz et sommes à son entière disposition pour lui expliquer le rôle de nos Amicales, de l'U.N.A.C., et examiner la suite à envisager pour les règlements de nos problèmes.

Je crois que nous pouvons considérer comme réglés d'ici la fin de l'année deux de nos problèmes : le 8-Mai et l'application par le gouvernement des conclusions de la Commission tripartite concernant le rattrapage envisagé de 14,26 % pour les pensions militaires donc aussi de la retraite du combattant. Nous espérons puisque ce sont des engagements FORMELS du candidat François Mitterrand devenu Président de la République.

Que souhaiterions-nous voir réglé :

1) L'application au taux plein de la Sécurité sociale concernant la retraite professionnelle pour nos camarades ayant dû (cause maladie) la prendre par anticipation et dégressive avant le décret du 1<sup>er</sup> janvier 1974.

### SIGMARINGEN - STEIDLE

## Alfred Rossignol n'est plus

C'est avec stupeur que ses anciens camarades P.G. ont appris, en cette fin de mois de mai, le décès d'Alfred ROSSIGNOL, industriel à Argentré-du-Plessis, un ancien P.G. toujours prêt à rendre service et généreux envers ses semblables. Doué d'un talent d'organisateur, souvenons-nous du Congrès National VB d'Argentré, les réceptions, les sorties-promenades de Vitré et du bord de mer. Il était alors en pleine santé, ainsi qu'au Rassemblement-Pèlerinage de Lourdes où il avait réuni au cours d'un dîner de retrouvailles ses amis et les amis de ces derniers.

Conseiller municipal de sa ville, il était le président de la Section P.G. et membre du Comité Départemental.

Le jour des obsèques, l'église d'Argentré était trop petite pour contenir les nombreux amis du défunt et de sa famille; les quatre drapeaux (départemental, cantonal et des Combattants locaux) précédaient le cortège; les nombreuses couronnes et gerbes étaient portées par ses camarades P.G. derrière la famille, et d'importantes personnalités régionales, puis on remarquait du kommando de Sigmaringen : Jacques ALLAIN et son épouse, WELTE Raymond, son épouse et sa fille Maryvonne venus rapidement de La Bresse (Vosges), Jean ALI et son épouse, Henri STORCK et Maurice LECOMPTE, malades, avaient télégraphié leurs condoléances. Leurs dernières entrevues étaient à la sépulture de Victor DOREAU.

Dormez en paix, chers amis de Sigmaringen, nous vous promettons de passer fleurir vos tombes.

A Madame Alfred ROSSIGNOL, à ses enfants et petits-enfants, le Comité Directeur adresse ses très respectueuses condoléances.

Un ancien de Sigmaringen,  
M. LECOMPTE.

## RECTIFICATION

Dans l'article : « Ce que nous devons savoir » de notre ami H. STORCK paru dans Le Lien de Juillet-Août, n° 368 il s'est glissé une erreur, en ce qui concerne les classes 39, 40, 41, 42 et 43. La retraite dont il est parlé à leur intention, n'est pas la retraite du combattant, mais la retraite de la Sécurité Sociale, à laquelle la loi Boulin accorde aux P.G. cinq années de bonification. La Retraite des A.C. n'est accordée qu'à l'âge de 65 ans. La réclamation à l'office départemental qui a délivré la carte du Combattant qu'un mois avant l'anniversaire des 65 ans.

Nous prions nos amis des classes intéressées de bien vouloir nous excuser de cette erreur.

2) La pathologie de la captivité applicable à tous les camps et kommandos (les réponses de nos camarades médecins prouvent sans discussion que tous les P.G. doivent être considérés « médicalement » comme des hommes ayant particulièrement souffert en captivité et qui, à nos « âges », en subissent les séquelles.

3) Les difficultés matérielles très importantes devant lesquelles se trouvent les veuves de nos camarades après leur décès en souhaitant qu'elles deviennent pour celles dont le mari était titulaire de la carte du combattant : ressortissante de l'Office national, qu'elles obtiennent la reversion de la retraite du combattant, n'oublions pas, nous le savons et ne l'oublions jamais, que les femmes ont autant souffert que nous de notre captivité : cette réparation serait logique.

4) Que nous ayons ENFIN accès aux « médias », non pas pour nous plaindre, ou redire ce que nous avons vécu et souffert mais pour faire passer un message d'amitié et d'espoir en exposant tout ce qui a été fait depuis notre retour pour nous donner en exemple, non par ambition, mais pour faciliter les rapports humains, aider, soulager, consoler, en quelques mots ce qu'est notre profonde et fraternelle amitié, nos sentiments, nos activités sociales, mettre plus que jamais en avant les mots et leur application de la LIBERTE, de la TOLERANCE, du BIEN, de l'AMOUR. Comme nous aimerions à l'automne de notre vie que notre expérience naturelle, spontanée serve à quelque chose pour le bien de toutes et de tous... nous pensons à nos enfants et petits-enfants, à tous les habitants de la Terre. C'est ambitieux, direz-vous, peut-être mais c'est sincère, sans arrière pensée, vouloir simplement jusqu'à notre dernier souffle : faire le bien.

Nous avons été habitués depuis trente-six ans à être déçus, ayons encore l'ESPOIR, travaillons pour cela, profitons TOUS des élections législatives — en dehors de tout esprit politique — pour « harceler » les candidats, TOUS les candidats... c'est une bonne méthode pour espérer « réussir ». Au travail...

Marcel SIMONNEAU.

### On recherche

Michel DOMENECH, 26450 Cléon d'Andran, recherche ses anciens camarades qui étaient au kdo de Holzlebruk, en Forêt Noire (une scierie de bois), puis ceux du kdo de Waldkirch qui travaillaient dans une papeterie et emballages carton. Il serait heureux d'en retrouver quelques-uns et de pouvoir correspondre avec eux.

Notre ami belge, Charles POTTIEZ, de Bruxelles, recherche DAMOUR Edouard (il croit se rappeler qu'il habitait les environs de La Rochelle), Stalag VB, kdo Ellmangweiler arrt de Biberach. Il travaillait à la ferme de Konighoije avec DESSESARD Paul, CADET Jean et OLIRRA Jean.

### KDO 605 - Belle réunion annuelle

L'organisation impeccable de nos amis MOREL et NAPPEZ, l'amabilité de leurs épouses et l'air tonifiant des plateaux du Jura ont rendu particulièrement agréable la réunion annuelle des anciens du 605 qui se tenait les 14 et 15 mai dernier à Charquemont, bourg du Haut Doubs à 80 kms de Besançon.

Roger BAUDIER, André COUDRAT, Henri GOBET, Joseph HALLEREAU, Roger LAVIER, Pierre LEPELTIER, Pierre MARTIN, Gabriel MOUNIER et Léon SERRETTE, empêchés, avaient exprimé leurs regrets, mais beaucoup d'autres n'avaient donné aucune réponse. Par contre, Achille CALMES et Mme, Tony CHEMARIN et Mme, Lucien CORTOT et Mme, Raoul GROS et Mme, Pierre HENRY, René MARTEL et Mme, Ema MOREL et Mme, Michel NAPPEZ et Mme, Benjamin OLLIVIER et Mme, René PARIS et Mme, venus pour certains de très loin, étaient au rendez-vous. Outre les deux repas fraternels et gastronomiques, parfaits exemples de la cuisine franco-comtoise, le programme comportait la visite d'une usine de micro-mécanique et d'une fabrique d'horlogerie avec possibilité d'achats à la source dont plusieurs d'entre nous usèrent largement, la visite d'une ancienne et typique ferme comtoise, une excursion dans les magnifiques gorges du Doubs et surtout, le vendredi matin, une visite de plusieurs heures et pourtant trop rapide tant le spectacle était prenant, des gigantesques usines Peugeot à Sochaux. Quelle impression pour un profane de voir s'assembler comme par miracle les milliers de pièces qui constituent chacun des modèles de la firme au Lion!

Au cours de la réunion, nous n'avons pas manqué d'évoquer la mémoire de Maurice JONSSON, de Jean FAIVRE et de son épouse, de René CABANNES, pour ne citer que les plus récents disparus, et de tous les anciens du 605 qui ont déjà quitté ce monde. Nous avons encore appris, incidemment, le décès de Firmin VALERY, le 29-9-78, de Gabriel ILLIAQUER, de Antoine JORDA, le 14-7-67 et leur avons aussi adressé une pensée émue.

A l'instant mélancolique de la séparation après ces deux journées de fraternité qui ont passé comme un rêve, tous se sont donné rendez-vous en 1982, à Bordeaux, où Raoul GROS organisera les retrouvailles. Merci encore à E. MOREL et M. NAPPEZ pour leur organisation et notre mémorable séjour à Charquemont.

L. CORTOT.

# Dans la presse P.G. de nos amis Belges

Dans le journal mensuel, des P.G. belges du Stalag IA, de juin 1981, notre ami Henri Storck a relevé un article concernant l'élection de M. François Mitterrand, ancien P.G., à la présidence de la République Française. Nous nous faisons un plaisir de le publier dans notre Lien.

Henri Storck tient à préciser que le village français sinistré à 100 %, reconstruit entièrement, église, mairie, écoles... le fut par la F.N.C.P.G. en 1945-1946 à Ammerschwihl.

Voici cet article :

«...En voilà au moins un qui a fait du chemin depuis la libération, et quelle réussite. A cette occasion, nous reproduisons, ci-après, un article, signé de la main de François Mitterrand, publié par l'organe de la Fédération Nationale des Prisonniers de Guerre Français, le 29 juin 1946 :

## POURQUOI NE PAS COMMENCER ?

L'orientation de la Fédération a toujours provoqué, soit au Comité Fédéral, soit dans les associations départementales, des controverses passionnées. L'autre jour encore, alors que les quarante membres du Comité Fédéral se trouvaient rassemblés, Gabriel Chapotat, ce croyant de toutes les belles entreprises humaines, leur soumettait un plan. Il évoquait les vertus éternelles qui seules donnent un sens à la destinée des hommes, et voulait qu'en un seul élan un million huit-cent-mille anciens prisonniers de guerre français, proclament socialement, à la face de la nation, les principes essentiels de sa durable harmonie. Tous approuvaient. Qui n'approuverait pas ce but idéal qui domine et éclaire l'action ? Pourtant certains d'entre nous ressentaient une gêne. Car l'action suppose des méthodes, et sur ces méthodes les divergences s'accusent vite. Pierre Bugeaud et moi-même, animés par des conceptions différentes mais soucieux de réalisations effectives, avons engagé avec Chapotat une discussion serrée. Certes, disons-nous, les principes moteurs sont nécessaires, mais ils ne peuvent résoudre à eux-seuls, le problème. Chaque jour apporte sa moisson de cas concrets qu'il faut résoudre sans délai. Hier (et demain) les élections générales, à tout instant l'équivoque débat sur la participation des prisonniers de guerre à la vie politique, l'action sociale, les revendications. Et c'est là-dessus qu'il faut courageusement affronter les thèses, car les mots les plus lourds de sens se vident de leur contenu s'ils ne demeurent que des mots.

Chapotat et Bugeaud auront l'occasion de s'expliquer eux-mêmes ici, et je me garderai bien d'interpréter leur pensée. Toutefois, je ne pense pas trahir le point de vue de Bugeaud en soulignant que mon souci me paraît être d'éviter à tout prix qu'une catégorie spéciale, celle

des prisonniers de guerre, puisse se considérer comme indépendante du reste de la nation et d'écarter, il se méfie des tentatives qui, hors de la lutte revendicative, essaieraient de créer en bloc des activités propres à cette catégorie. Par contre, si je pense comme Bugeaud que l'objet à atteindre c'est d'intégrer parfaitement notre masse dans la démarche historique de la société, je pense aussi que la nation est faite de collectivités diverses et que chacune de ces collectivités en s'accomplissant elle-même sert directement l'intérêt général. Je ne crois pas à l'esprit prisonnier, tel qu'on a coutume de le définir. L'esprit prisonnier c'était le partage du pain, mais c'était aussi le vol des colis et la guerre au couteau de clans rivaux. Je n'aime pas la niaiserie et le « bon prisonnier » méditatif, scrupuleux, lavé de toute erreur, amoureux du bien et de la morale, ne me dit rien qui vaille.

Mais je crois à la force de l'expérience. Des hommes se sont rencontrés, se sont connus, dans leur beauté et leur laideur, ils ont pris la mesure de leur réalité, et puisqu'ils en ont eu l'occasion une fois, savent qu'il est toujours possible de créer un état social viable quand la nécessité commande.

D'ailleurs, je puise mes raisons dans notre histoire depuis la libération. Les définitions n'ont pas manqué, ni les sermons, ni les mains qu'on vous passe dans le dos. Mais qu'est-il résulté de ces gargarismes ? Aujourd'hui des centaines de milliers d'anciens captifs remâchent leur déception. Pour s'être vus neutralisés chaque fois que l'action leur semblait salutaire, ils finissent pas estimer que leur aventure comme tant d'autres est une aventure manquée.

Nous aurons à revenir sur l'action politique proprement dite. Depuis le premier jour je n'ai jamais souhaité que la Fédération, en tant que telle, puisse combattre pour des objectifs politiquement précis. Son rôle est de rassembler, de confronter. Mais ne confondons pas, son rôle n'est pas de neutraliser. Il ne faut pas qu'en raison d'un veto politique quelconque, on aboutisse à ce détachement de la cause des P.G. que l'on pourrait déjà constater. Il y a tant de choses à faire, et de choses concrètes !

Notre collectivité a des motifs authentiques de croire en sa force et en son potentiel d'action. Il faut la diriger dans le sens qui lui est permis et l'engageant, le faire totalement. La France détruite, pillée, rapinée a besoin de se créer de nouveaux cadres, de bâtir de nouvelles maisons, d'aménager de nouvelles distributions de biens, selon les possibilités et les droits de chacun. Engageons donc pour le moment et sans préjuger de l'avenir, le combat sur ce terrain. Et je donne un exemple. Supposez que nous, qui sommes près de deux millions, nous décidions de reconstruire un village de France. Là, où depuis tant de mois, il n'y a que ruines et désolation, supposez que nous portions tout le poids de notre énergie. Supposez que là, où tant d'organismes officiels se stérilisent, nous soyons capables nous, prisonniers de guerre, qui sommes aussi architectes, maçons, entrepreneurs, électriciens, artistes, mécaniciens, transporteurs, de relever par nos propres moyens et selon nos propres plans, vingt-cinq, cinquante, cent maisons, et une école, et une église, et une mairie, et tout ce qui fait qu'une cité de pierre et de bois, attache, émeut et sert la vie des hommes. Supposez que dans un élan enthousiaste, nous nous dressions de toutes parts, secouant les règlements, bousculant les inerties, traversant la France de notre volonté, et qu'en fin de compte il y ait quelque part un coin de notre terre qui vive grâce à nous, voilà l'harmonie à laquelle je puis croire.

De l'effort collectif d'un peuple naissent de mystérieuses puissances, du réel entrepris par une masse unanime, un idéal surgit.

Alors pourquoi ne pas commencer ? Nous en parlerons de nouveau, mais c'est déjà sur ce thème, qu'avec Jean Bertin, j'attirai immédiatement l'attention du Bureau Fédéral. Il faut que les P.G. démontrent à la France qu'ils seront les premiers ouvriers à tenter et à réussir ce que tant d'autres imaginent avant de s'endormir, pour oublier aussitôt.

François MITTERRAND.

N.B. : Depuis lors, le camarade citoyen MITTERRAND n'avait plus (ou très peu) donné signe de vie dans les rangs des ex-P.G.

Disons d'emblée que s'il n'a pas pu commencer, il a par contre très bien su finir, car le voici 36 ans plus tard Président de la République Française !

Nous rapportant à ses bonnes intentions de jadis, il n'aura plus à construire un village sinistré, mais la très lourde tâche de conduire le destin d'un grand pays qui nous est particulièrement cher.

De tout cœur, nous lui souhaitons bonne réussite et lui adressons nos fraternelles et respectueuses félicitations.

Amicale Belge du Stalag IA).

## Pèlerinage P.G. - Lourdes 79

Nous étions des milliers venus de l'hexagone Retrouver tout ce qui ne peut se définir Après tant d'années ; seul restait le souvenir Des souffrances endurées d'une vie monotone. Rien ne peut traduire, rien ne peut rendre La valeur du regard d'un ami retrouvé Après tant de malheurs, chaque jour partagés ; Leurs yeux ont eu l'éclair, leurs mains ont su se prendre.

Te souviens-tu, ami, de ces années terribles De ceux qui ne sont plus, de la peur, de l'ennui, Du froid et de la faim, et des coups et du bruit, Quand nous étions là-bas, en ces temps si horribles ? Aujourd'hui, par milliers, accompagnés d'épouses, Venus à cet appel qui enchante nos cœurs, Nos angoisses oubliées, effaçant nos malheurs, Nous voici rassemblés sur d'humides pelouses. Lourdes nous a reçus, infiniment nombreux, Malgré nos camarades perdus en cours de route ; Foule de pèlerins accourus, nul n'en doute, A l'appel d'une voix, message merveilleux. Pendant des jours, pendant des nuits, devant le Gave, Nous avons cheminé, pas à pas, en chantant. Nos cœurs à l'unisson, nous allions murmurant, Puis reprenions en chœur ; notre voix était grave. L'amitié rejaillie, ô joie des retrouvailles ; Sans parler, au passage, le regard seul suffit. Nous nous retrouvons jeunes et de cœur et d'esprit ; Notre paix, notre espoir, font de belles semailles. Un grand souffle est passé sur toutes les chaumières ; Partout, nous avons pu transmettre notre foi, Notre amour, grandes forces maintenues dans la joie, Fiers levains qui ont permis d'abattre les barrières.

J. A. RIEUCOURT.  
XB - Aude.

## OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique (Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

**Prix franco : 60 F**

100 cartes en plus pour : 30 F

Offre valable jusqu'au 31-12-81

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchantes.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN  
79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

## DOCUMENTS DE LA GUERRE 39-45

Notre camarade Georges BASSET, 419, Bd de la République, B.P. 29, 13651 Salon Cédex, ancien caporal-chef au 620<sup>e</sup> Régiment de Pionniers a pu, grâce à l'obligeance du Général DELMAS, Directeur du Service Historique de l'Armée, entrer en possession du rapport du Colonel GELY, commandant le 620<sup>e</sup> R.P., concernant la conduite de ce régiment durant la campagne 1939-1940.

Ce document, nous en sommes sûrs, intéressera au plus haut point, tous les anciens du 620<sup>e</sup> R.P. nombreux parmi les P.G. du V.B. Peut-être y en a-t-il aussi dans les Stalags X.

Mais, anciens pionniers ou non, ce document intéressera nos lecteurs et nous remercions bien vivement le Général DELMAS de son précieux concours.

« Le Lien ».

Albi, le 3 septembre 1945.

Rapport du Colonel GELY sur les opérations auxquelles il a participé en 1939-1940.

Le Colonel GELY a commandé aux Armées le 620<sup>e</sup> Régiment de Pionniers depuis la mobilisation jusqu'au 24 juin 1940.

Ce régiment a été formé à Versailles à la mobilisation. Il comprenait :

- un Etat-Major de Régiment (Colonel, 1 Capitaine adjoint, 40 hommes environ),
- trois bataillons à quatre compagnies de 4 sections.

A l'exception du Chef de Corps (Officier retraité en 1938 et rappelé à la mobilisation, le Régiment était uniquement composé de Réservistes (Officiers, sous-officiers et hommes de troupe).

L'armement comprenait : l'armement individuel, 2 fusils-mitrailleurs modèle 1915 par Compagnie.

Il s'est embarqué sur voie ferrée à Versailles, le 7 septembre 1939 et à débarqué, le 9 à Benestroff (Lorraine), d'où il a gagné Albestroff. Les équipages ont fait mouvement sur route par Vitry-le-François et l'ont rejoint le 11 dans la région de Sarralbe-Sarreguemines, où s'établit le Régiment, savoir :

- P.C. du Régiment : à Richeling (6 kms N.-O. de Sarralbe),
- 1<sup>er</sup> Bataillon : à Richeling, puis à Sarralbe,
- 2<sup>e</sup> Bataillon : à Sarreguemines,
- 3<sup>e</sup> Bataillon : à Puttelange (22 kms S.-O. de Sarreguemines).

Le régiment est employé à l'exécution de travaux de fortification permanente (blockhaus, barages de cours d'eau à Puttelange et à Wittring, sur la Sarre...) à celle de défenses accessoires (fossés et obstacles anti-chars...) aux travaux de routes, d'aménagement de quais de débarquement aux voies ferrées et voies navigables, aux manutentions de matériels.

Pendant l'exécution de ces travaux, les éléments du 3<sup>e</sup> bataillon détachés à Hundling (6kms O. de Sarreguemines) sont canonnés par l'artillerie adverse. Il en est de même de ceux du 2<sup>e</sup> Btn qui participent à l'exécution de travaux de fortifications de campagne au nord de la Blies. D'autres éléments de ce même bataillon assurent l'évacuation vers l'arrière des ressources trouvées dans la ville de Sarreguemines.

A ces divers travaux auxquels s'emploie le régiment pendant tout l'hiver 1939-1940 et le printemps 1940 s'ajoutent des séances d'instruction militaire et d'instruction technique. Le détail de cet emploi du temps a été périodiquement adressé au C.M.I. 213. Des cadres (sous-officiers) sont détachés à l'encadrement des travailleurs espagnols employés dans la région de la Sarre.

A plusieurs reprises, le Régiment en campagne reçoit des renforts venus de l'intérieur. Par contre, au printemps 1940, il perd un certain nombre d'affectés spéciaux.

A ce moment, le 1<sup>er</sup> Btn est à Altwiller et à Harskirchen (4 kms O. de Sarre-Union). Certains de ses détachements exécutent des travaux vers Saint-Avold.

Le 2<sup>e</sup> Btn est dans la région de Dieuze, de Benestroff et de Lening (6 kms S.-O. de Gros-Tenquin).

Le 3<sup>e</sup> Btn est à Baronville (12 kms de Château-Salins, au Né).

Ces localités sont mises en état de défense, particulièrement par l'établissement de barricades anti-chars. Un certain nombre d'unités participent en outre, sous la direction du Génie, aux préparatifs de destruction d'ouvrage d'art.

Le P.C. du Régiment, porté au cours de l'hiver de Richeling à Keskastel (sur la Sarre, entre Sarralbe et Sarre-Union) puis à Altwiller (8 kms à l'Ouest de cette dernière ville) et à Morhange qui, le 14 juin, est violemment bombardé par l'artillerie et l'aviation ennemies.

A partir de cette dernière date, l'E.M. du Régiment, liant son mouvement à celui de l'E.M. du 20<sup>e</sup> C.A. a effectué les mouvements suivants en direction générale d'Arracourt (10 kms Sud de Château-Salins), Marainviller (15 kms Sud d'Arracourt), Magnières (12 kms Nord de Rambervillers), Corcieux (15 kms S.-E. de Bruyères). Les dates auxquelles ces mouvements ont été exécutés ont été rétablies de mémoire, en captivité, tous les documents détenus en campagne ayant été brûlés le 23 juin 1940.

Le 14 et 15 juin, mouvement sur Arracourt ; 16 juin, traversée du canal de la Marne au Rhin vers Einville au Jard ; 17 juin, Vathimenil (7 kms E. de

Suite page 6

## Documents de la guerre

### 39-45 (suite)

Gerbeviller), tirs de mitrailleuses par l'aviation ennemie entre la Venouze et la Meurthe; 18 juin, mouvement sur Moyen (sur la Mortagne, 16 kms aval de Rambervillers); 19 juin, Magnères; 20 juin, Bru (4 kms E. de Rambervillers); 21 juin, embranchement du chemin de Corcieux sur la route de Bruyères-Saint-Dié; 22 juin, établissement à cet embranchement d'un centre de résistance par l'E.M. et des éléments du 2<sup>e</sup> Btn qui l'ont rejoint, jusqu'au reçu de l'ordre de cesser la défense; 23 juin, départ avec le « groupement de marche » dirigé sur Saint-Dié; le 24 juin, traversée du Col du Haut-Jacques (10 kms N.-E. de Bruyères), traversée de Saint-Dié, arrivée à Sainte-Marie aux Mines.

Au milieu du mois de juin, lorsque s'est accentuée l'avance ennemie, les 3 bataillons se trouvent chacun incorporés dans l'un des groupements tactiques qui opèrent à l'Est de la Meurthe et de la Mortagne, au Sud du canal de la Marne au Rhin :

- 1<sup>er</sup> Btn : détachement de l'Est,
- 2<sup>e</sup> Btn : détachement du Centre,
- 3<sup>e</sup> Btn : détachement de l'Ouest.

Tout en participant au mouvement en direction des Vosges, le Chef de Corps s'efforce de conserver, dans la plus grande mesure possible, le contact avec ses trois bataillons détachés. Personnellement il a pu garder contact avec le 1<sup>er</sup> Btn le 17 juin à Saint-Martin (7 kms E.-S.-E. du Fort de Manonviller), le 2<sup>e</sup> Btn, le 17 juin à la Neuville-aux-Bois (5 kms N.-E. de Marainviller), le 18 juin, à Marainviller et à Bénamenil (6 kms S.-E. de Marainviller), le 19 juin, au Bois de Ménarmont (8 kms S.-O. de Baccarat).

le 20 juin, dans le village de Bru.  
Avec le 3<sup>e</sup> Btn (Bataillon Ouest) :  
le 16 juin, à Laronxe (4 kms S. de Marainviller),  
le 17 juin, à Croismare (6 kms O. du Fort de Manonviller),  
le 19 juin, dans le bois à l'E. de Moyen,

le 20 juin, dans la forêt de Sainte-Hélène (abords Sud de Rambervillers).

Le 22 juin il a reçu du Commandant de Btn un compte rendu indiquant que ce 3<sup>e</sup> Bataillon se trouve dans la région de Bruyères. Antérieurement (le 20 juin) le Chef de Corps a effectué avec le Chef de Bataillon une reconnaissance tendant à la mise en état de défense de la ville de Rambervillers et des ponts sur la Mortagne.

En ce qui concerne les Bataillons du Centre et de l'Est, le Chef de Corps a vu, en captivité, les 2 Chefs de Bataillon. Ci-après sont mentionnés les renseignements qu'il a pu recueillir auprès d'eux, concernant la participation de leurs unités aux combats livrés au Sud du canal de la Marne au Rhin en vue de ralentir l'avance ennemie.

◆ **Bataillon Centre** : (2<sup>e</sup> Btn) Le 2<sup>e</sup> Bataillon, dont les cantonnements ont été bombardés par avions le 13 juin à Léning (12 kms N.-E. de Bénestroff) et à Cutting (13 kms S.-E. de Bénestroff) a été porté le 14 dans la région de Parroy (canal de la Marne au Rhin) et de Moyenvic (6 kms N.-E. d'Arracourt). Le 16, il se porte à Laneuville-aux-Bois (sud du canal) et s'établit le 17 juin à Benamenil (6 kms S.-E. de Marainviller), à Thiébauménil (2 kms au S.-E. de Marainviller) et à Marainviller. Ces localités sont barricadées et les unités s'y retranchent. Elles y sont bombardées dans la journée du 18 par l'artillerie lourde ennemie. Dans la nuit du 18 au 19, Marainviller et Thiébauménil sont très vivement attaqués et enlevés par l'ennemi. Les éléments de Bénamenil se portent sur Hablainville (6 kms S.-E. de Bénamenil) et occupent la lisière Nord du Bois d'Hablainville. En raison de la progression ennemi en arrière et à gauche (ouest), ces éléments traversent la Meurthe sur la rive droite de laquelle circulent déjà les motocyclistes ennemis et passent la nuit dans la région de Glonville (5 kms N.-O. de Baccarat). Les 20 et 21 juin, participant au mouvement général de repli, ils gagnent à Nompatelize (10 kms S. de Raon-l'Étape), et Rouges-Eaux (15 kms de Raon-l'Étape), sur la route de Saint-Dié à Bruyères, l'embranchement de la route de Corcieux et s'y établissent en point d'appui.

◆ **Bataillon Est** (1<sup>er</sup> Bataillon).

Venant de Val Ebersing (où il a été bombardé le 9 juin), d'Altwiller (14 kms O. de Sarre-Union),

d'Harskirchen (6 kms O. de Sarre-Union), les éléments de ce bataillon par Fénétrange (sur la Sarre, à 18 kms en amont de Sarre-Union), Bisping (16 kms S.-E. de Fénétrange) et Bourdonnay (20 kms S.-E. de Château-Salins), atteignent Saint-Martin (7 kms E.-S. du Fort de Manonviller) où le Bataillon se trouve réuni sauf une Compagnie à Chazelles (4 kms N.-E. de Saint-Martin). Des éléments de tranchées sont établis au nord de ces deux localités à partir du 16 juin au soir. Le 17 et le 18 les travaux sont continués en vue de l'établissement d'une deuxième ligne de défense à 2 kms au sud du canal de la Marne au Rhin, avec mission de tenir Saint-Martin (où la Compagnie détachée a rejoint le gros du Bataillon), jusqu'à la fin du passage de l'Infanterie amie qui défend le canal.

Le 19 juin au matin, cette Infanterie venant du nord, traverse Saint-Martin. Les derniers éléments y passent à 10 h 30. Le 1<sup>er</sup> Btn se trouve ainsi en 1<sup>re</sup> ligne et reçoit une attaque d'Infanterie venant du nord et du nord-ouest (infiltrations d'Infanterie ennemie appuyée par des mitrailleuses et des engins de tranchée). L'ennemi, déconcerté par la belle attitude de la troupe, perd deux heures. A midi, les troupes amies étant installées sur la ligne Domèvre (4 kms E. de Saint-Martin), Montigny (6 kms S.-E. de Saint-Martin), le Bataillon décroche.

Une Compagnie coopère à la défense de Domèvre, qui est très violemment bombardée. Une autre Compagnie, portée sur Mignéville (4 kms S.-E. de Saint-Martin) est attaquée vers 16 h 45 par des éléments portés, avec mitrailleuses. La Compagnie riposte et à 17 h. rejoint péniblement.

Le 20 juin, le Btn continue son mouvement vers le Sud. Une Compagnie va former à Raon-l'Étape un « bouchon » qu'elle défendra le 21 au matin. Le gros du Bataillon s'établit d'abord à 5 kms au N.-E. de Raon-l'Étape, à Neufmaisons, puis gagne Raon-l'Étape sous un violent barrage d'artillerie. Il va cantonner à 8 kms au S.-E. de Raon-l'Étape.

Le 21, après avoir retardé l'ennemi au débouché de Raon-l'Étape, le Bataillon se porte à Saint-Michel, sur la route de Saint-Dié et s'établit au pied des bois, Compagnies accolées et couvertes par leurs avant-postes. Il y reçoit, le 22, l'ordre de déposer les armes sur place.

Signé : F. GELY.

## Le droit de se taire

Quand j'eus l'âge de raisonner,  
De parler avec mes aînés,  
Et que ceux-ci la mine grise,  
Se plaignaient de ces temps de crise,  
Ou palabraient amèrement,  
Sur les derniers événements,  
Ou sur la chère politique.  
On disait, d'un ton sans réplique  
Dès que je voulais m'en mêler  
Sans même me laisser parler :  
« Vous, vous n'avez pas fait la guerre,  
Vous n'avez qu'un droit : c'est vous taire ».  
Je ne vois pas bien à quatre ans  
Ce que j'aurais fait dans leurs rangs...  
J'aurais pu, en ces circonstances  
Demander si, dans leur enfance  
Par hasard, ils avaient connu  
Ce que moi, j'en ai retenu :  
Les privations, les pensées graves  
Et les descentes à la cave  
Pour se protéger des « Gothas »  
Ou des obus de la Bertha...  
Mais... je n'avais pas fait la guerre...  
Je n'avais qu'un seul droit : me taire.  
Aussi, lorsqu'en août trente-neuf  
Sous mon équipement tout neuf,  
Je suis parti pour la bagarre...  
Je me suis dit : « Maintenant, gare,  
Je vais pouvoir faire à mon tour,  
Si je rentre, de beaux discours  
Sans admettre aucune riposte ».  
Et je contais « mes avants postes »  
Pendant ma courte permission...  
Un ancien m'a dit : « Pas question  
D'appeler cela : une guerre.  
Vous, vous n'avez qu'un droit : vous taire ».  
C'est bon, je ne suis pas tétu...  
Patiemment, je me suis tu...  
Depuis, j'ai appris à connaître  
Ce que leur guerre pouvait être...  
Pas longtemps... mais ça peut compter  
Plus, le temps de captivité,  
En rentrant, nous pourrions prétendre  
A notre tour nous faire entendre...  
N'y comptez pas certainement  
Nous entendrions ce boniment :  
« Vous, vous avez perdu la guerre...  
Vous n'avez qu'un seul droit : vous taire ».  
Oui, mais plus tard, beaucoup plus tard,  
Lorsque nous serons des vieillards,  
Nous pourrions parler, j'imagine,  
Non, un mouvement se dessine.  
Place aux jeunes. Bravo, c'est mieux  
Mais, hélas, nous serons les vieux  
Et nous confondant, c'est probable  
Rendant tous les vieux responsables  
De leurs ennuis, de leurs tourments,  
Les jeunes diront, poliment :  
« Pour ce que vous avez su faire,  
Vous, vous n'avez qu'un droit, vous taire ».  
Et je me tairai... pour toujours.  
(On y passe chacun son tour)  
Ayant connu deux ou trois guerres  
Sans avoir pu... que laisser faire  
Je comparerais devant Dieu...  
Ce doit être assez ennuyeux...  
On doit s'en faire de la bile  
Mais, d'un côté, je suis tranquille  
« Il n'est pas pendable son cas »,  
Dira mon céleste avocat,  
Quel mal peut-on faire sur terre  
Quand on a qu'un seul droit : se taire.

Henri GIRAUDEAUX, Stalag II E,  
Rahna, décembre 1941.

## COURRIER DE L'AMICALE

**TRACOL Jules**, Flaviac 07000 Privas (Amical bonjour d'un XC aux copains du kdo 267). Merci pour notre C. S.

**HERBIN Alex**, rue de Ham 10, Creutzwald 57. (Bonjour à tous les copains du camp et du Waldho). A notre ch'timi nous adressons notre amical salut et notre bon souvenir. A celui qui fut le locataire de la chambre 146, le chef de chambre de la 147 adresse son fraternel salut et au plaisir de te voir bientôt mon cher Alex. Que sont devenus tes copains jardiniers ? Merci pour notre Caisse de Secours.

**MENTRE Amédée**, 46, rue de l'Andelle, 27460 Alizay. (Mes meilleurs vœux à tous ceux de la Tannerie).

**MARTINET André**, 17, rue de Copenhague, 55000 Bar-le-Duc (et en particulier à ceux de Tuttlingen, kdo Chiron Werk et aux anciens de Talheim). Merci pour notre Caisse de Secours.

**CHRISTOPHE Pierre**, 41, Fg Bannier, 45000 Orléans. Merci à l'ancien de Balingen pour notre C. S.

**Père JUBERT Edmond**, Pères de l'Assomption, 83510 Lorgues. Merci pour notre C. S.

**GEOFFROY Paul**, rue de Ziwerpacha, 88140 Contrexeville (Amical bonjour aux potes du VB, kdo de Schminngen).

**ARDONCEAU Roger**, 5, Square Yves Du Manoir, 91300 Massy (une mention particulière pour les dévoués du Bureau et ceux de Schramberg auxquels j'adresse mes meilleurs vœux de bonne santé et ma sincère amitié). Merci pour notre C. S.

**BARREAU M.**, 12, rue Beufferée, 72200 La Flèche (Bonne santé à toute l'équipe du VB et en particulier aux Bouifs du VB).

**BOUDET René**, 4, Place des Célestins, 69002 Lyon (Avec des souvenirs de 37 ans souhaite à tous une bonne santé). Merci pour notre C. S.

**CHAPUIS Paul**, 2, rue Georges Chepfer, 54600 Villers-lès-Nancy (Mes meilleures amitiés à tous les amis connus et inconnus de 1940-45. C'est si loin déjà et pourtant on n'oublie pas). Merci pour notre C. S.

**DILLESIGER Pierre**, 2, rue St-Antoine, 54136 Bouzières-aux-Dames. Merci pour notre C. S.

**ROBAGLIA Paul**, 70, rue Fesch, 20000 Ajaccio. Merci à l'ami Paul, notre ancien chauffeur du tour de Corse, pour notre C. S. et au plaisir de le revoir.

**VINATIER Guy**, 13, Avenue G. Perrier, 17800 Pons. Merci pour notre Caisse de Secours.

**BRUNIER Charles**, Gouttières, 63390 St-Gervais d'Auvergne (Amicalement aux anciens « Escargots de Sandbostel » et aux anciens du kdo 818 XA).

**DENIS André**, 3, rue de Tocqueville, 87000 Limoges. Merci pour notre Caisse de Secours.

**GAUTHIER René**, 46, rue des Carmélites, 86000 Poitiers (Meilleurs vœux de santé aux anciens de Sandbostel). Merci pour notre C. S.

**GESLAND Paul**, 15, rue de l'Étang, 45570 Ouzouer-sur-Loire. Merci pour notre C. S.

**MALLET Etienne**, 10, rue Lentonnet, 75009 Paris. (Vœux très sincères de santé pour tous nos camarades). Merci pour notre Caisse de Secours.

**MERCIER Jean**, 27, rue Henri Simon, 78000 Versailles. Merci pour notre Caisse de Secours.

**PERRET Jean**, 10, rue de Flandres, 25000 Besançon. (Amitiés à tous les anciens de Tuttlingen, en particulier

à Jacques BRION et aux membres du Bureau). Merci pour notre Caisse de Secours.

**SCHONI Jules**, Café du Commerce, 54470 Thiaucourt. Etais attendu à l'Assemblée générale qu'il avait l'habitude d'honorer de sa présence. Les amis RYSTO, BECKERT, etc., attendaient leur ancien boxeur et lutteur, mais l'ami Jules leur a fait faux bond. Nous espérons tous qu'il est en bonne santé. Merci pour notre C. S.

**RAYMOND Paul**, 10, rue St-Firmin, 69008 Lyon. (Je serais très heureux d'avoir des nouvelles de mes camarades du kdo 407 et Schmelfelds, pays de grosses cultures).

**COMTE Félix**, 26, Av. Général de Gaulle, 88110 Raon-l'Étape. (Salut à toute la compagnie VB). Merci pour notre Caisse de Secours.

**BERTHE André**, droguerie-bazar, 51110 Bazancourt. Merci pour notre C. S.

**BLAISON Roger**, Norroy, 88800 Vitte. (Bien cordialement aux anciens XB des kdos de Soltau et Tetendorf).

**CHARRIER Arthur**, La Boiteaderie, Moulins, 79700 Mauléon. (Amical souvenir à tous et en particulier aux anciens de Schramberg, J. Soret, R. Hadjadj et autres).

**BURNEL André**, Place de la Mairie, Ste-Barbe-sur-Gaillon, 27600 Gaillon. Merci pour notre C. S.

**DESPAGNE Marcel**, 482, rue Ambroise Paré, 78800 Houilles. Merci pour notre C. S.

**LAVERGNE**, 1, rue du Belly, Boussy-St-Antoine, 91800 Brunoy. Merci pour notre C. S.

**LE BONNIEC Yves**, Allée des Sapins, Beg Ar Land, 22300 Lannion. Merci pour notre C. S.

**PRIGENT André**, 60, rue St-Fargeau, 75020 Paris. Merci pour notre C. S.

**Abbé MORA Joseph**, Rivière, Saas et Gourby, 40990 St-Paul Les Dax. Merci pour notre C. S.

**DANZANVILLIERS J.**, 26, rue Montaigne, 35100 Rennes (Amitiés à tous les XB ainsi qu'au Bureau de l'Amicale qui se dévoue pour nous). Merci pour notre C. S.

**BONNIN Guy**, 18, rue Montaigne, 17100 Saintes. (Amitiés et bons souvenirs aux anciens de Schrambert). Merci Guy pour notre C. S.

**SCHWARTZ**, 40, Av. des Tulipes, Montfermeil. (Vœux de bonne santé aux anciens pensionnaires de la Forêt Noire, en souvenir des « planteurs » casse-croûte du III<sup>e</sup> Reich. Mes amitiés à tous). Merci pour notre C. S.

**FRANCESCHI Joseph**, Cagnano 20228 Luri. (Bien des choses à tous les camarades sans oublier PERRON). Merci Joseph pour notre C. S. et toutes mes amitiés à ta famille.

**BRION Jean**, 130, Av. Jean-Jaurès, 33520 Bruges. Merci pour notre Caisse de Secours.

**PAULET André**, Lengardio, 81310 L'Isle-sur-Tarn. (Amitiés à tous, en particulier aux anciens du XB, mais il est bien agréable de pouvoir redire aux amis du Comité combien tout ce qu'ils font pour la vie de cette Amicale est apprécié et combien aussi notre Lien demeure précieux). Merci pour notre C. S.

**LEVASSEUR**, Jouy-sur-Morin, 77320 La Ferté Gaucher. Merci pour notre Caisse de Secours.

**LENOIR Robert**, 7, rue du Petit Bretigny, Breux-Jouy 91650 Breuillet. (Aux amis du voyage en Corrèze).

**BELIGNE Roger**, 33, Square Dufourmantelle, 94700 Maisons-Alfort. (Mon bon souvenir à tous les amis du

Camp et du Waldho et au 29 mars). Merci Roger pour notre C.S. le 29 mars pas d'ami Beligne à la table du Waldho ?

**FISSON Henri**, 3, rue du Cuqueron, 21330 Laignes. Amitiés à tous les vieux qui tiennent le coup. Merci Henri pour notre C.S. et bons souvenirs des anciens du Camp et du Waldho.

**BRETEL Roger**, La Chevallerais, 44390 Nort-sur-Erdre. (Mon bon souvenir à tous les anciens du VB et spécialement aux anciens tailleurs). Merci pour notre C.S.

**CRETIN Raymond**, 4, rue Ney 01000 Bourg-en-Bresse. Merci pour notre Caisse de Secours.

**GUY Maurice**, 11, Bd des Etats-Unis, 69008 Lyon. Merci pour notre Caisse de Secours.

**LEFORT Fernand**, 19, Hermitage l'Hippodrome, 33320 Eysines. Merci pour notre C.S.

**TRINQUET Fernand**, 40 Gde Rue Morsang-sur-Seine 91100 Corbeil Essonnes. Merci pour notre C.S.

**VIVARELLI Dominique**, 21 Bd Paoli, 20200 Bastia. Santé et bonheur pour tous les anciens P.G.). Merci pour notre Caisse de Secours.

**REIMBOLD René**, 1, rue Yvan Goll, 88100 St-Dié. Amical souvenir à tous et particulièrement aux anciens du kdo de la Tannerie de Tuttligen.

**PELIGRAIN Ernest**, 5, rue Victor Schleiter, 55100 Verdun. (Mes meilleurs vœux de santé aux anciens de Chiron Barraque VB). Merci pour notre C.S.

**JAFFRAY A.**, 38, Route Nationale, 62158 L'Arbret. Mon meilleur souvenir à tous les anciens d'Ulm, usine Wieland.

**HELGEN Arnold**, 7, rue de Tunis, 68100 Mulhouse. Merci pour notre C.S.

**GAUVIN Lucrèce**, 38, rue Maxime Gorki, 18100 Vierzon. Merci pour notre C.S.

**BLIN Roger**, 26, Av. Thiers, Vernon 27200. Merci pour notre C.S. et... nous attendons toujours ta visite à notre nouveau siège.

**BARELLI Bernard**, P.G.-sur-Mer, Bergerie, Capte 33400 Hyères. Merci pour notre C.S.

**LAGUERRE Maurice**, 16, rue Amère, 54780 Giraumont. Souhaite à tous une très bonne santé et particulièrement à ceux de Schwningen). Merci pour notre C.S.

**LASSIDOUET Louis**, 14, Cours de la République, 33470 Gujan-Mestras. Merci pour notre C.S.

**PANIZZA Charles**, 11, rue Nicolas Nicole, 25000 Besançon. Merci pour notre C.S.

**PROT Jean**, St-Georges de Poisieux, 18200 St-Amand Montrond. Merci pour notre C.S. et à quand le plaisir de te revoir ?

**MENETEAU Gaston**, Hameau de la Tour, Chemin Julien, 83140 Six-Fours. Merci pour notre C.S.

**SOYEUX Roger**, Lislet, 02340 Montcornet. (Le journal toujours très apprécié nous rappelle des souvenirs toujours vivaces. Mon bon souvenir aux copains des kdos où je suis passé. Spaichingen, en particulier : Abbé Chambrillon, Debant que j'ai revu fin 1980, je lui souhaite une meilleure santé, Bourgoin, Bresson, etc.) Merci pour notre Caisse de Secours.

**SICRE André**, 15, rue Pailhé, 81200 Mazamet. (Cordiale poignée de main aux anciens du VB et surtout ceux de Taillfingen).

**POTHIER F.**, 20, Av. Jean-Jaurès, 95250 Beauchamp. Merci pour notre C.S.

**HARROUE Roger**, Damas et Bettigny, 88270 Dompierre. (Mes amitiés à tous les copains de Zolhaus Blumberg et de Hattlingen Tunnel).

**BIZE Jean**, 6, rue Cartault, 92800 Puteau. (Un bonjour spécial pour les anciens de la Schweidentout d'Ulm). Merci pour notre Caisse de Secours.

**ARNOLTE Maurice**, Le Thillot 88160. Merci pour notre Caisse de Secours.

**DINE Hubert**, Midrevaux 88300 Neufchâteau. Merci pour notre Caisse de Secours.

**LAGUERRE Camille**, 4, Place Mareillac, 33300 Bordeaux. Merci pour notre C.S.

**RENAUD Pierre**, 42, rue Louis Dufrenoy, 53000 Laval. (Pour les Bons de Soutien je n'ai jamais su s'il y a un numéro gagnant). La liste des numéros gagnants est parue, en entier, dans Le Lien de mars, comme chaque année. Le journal de mars n'ayant pas été retourné à l'Amicale nous supposons que tu as été en sa possession et la liste des numéros gagnants se trouvait en troisième page du journal. Nous espérons qu'à l'avenir tu auras la chance de gagner un lot. Amitiés.

**MAZAN Régis**, La Vieille Ville, Fégréac 44460 Saint-Nicolas de Redon. (Amitiés aux anciens de Hambourg X B). Merci pour notre C.S.

**Abbé BUIS Gabriel**, Sanctuaire de Lachet, 06340 La Trinité. Merci pour notre C.S.

**Mme DUPRE Christiane**, 30, rue Demersay, 45270 (Parmi les anciens du XB Sandbostel se trouvent-ils des P.G. ayant travaillé chez Tutelmann ? Comme mon mari aurait été heureux de faire le pèlerinage de Lourdes. Hélas, il y aura 15 ans le 10 octobre qu'il n'est plus là. Amicalement). Nos chers amis disparus sont toujours présents dans notre souvenir et l'Amicale est là pour maintenir leur présence parmi nous. Merci pour notre Caisse de Secours.

**FLIPEAU Gabriel**, 40, Chemin de l'Olivet, 06110 Le Cannet. Merci pour notre C.S.

**MOULARD Alexandre**, 9, route de la Fouillouse, 42570 St-Héand, nous signale :

« J'aimerais avoir des nouvelles des camarades du kdo de la Flachsroste à Ahrensbock près de Eutin ou Lubeck. Merci si vous pouvez mettre un petit mot sur le journal ».

**LEVEAU M.**, 39, Allée des Ormes, Le Perreux, 94170. Merci pour notre C.S.

**VIDONNE Paul**, Esserts Salève, 74560 Monnetier-Mornex. Merci pour notre C.S.

**GONDRY Maurice**, 22, Av. Caderas, 93140 Bondy. Merci pour notre C.S.

**BOURTON René**, 4, rue du 8-Mai 1945, 37130 Ars-sur-Moselle. (Bonne santé à tous. Spécialement aux anciens de Schramberg). Merci pour notre C.S.

**RAMMAERT Joseph**, Berluvières 10160 Aix-en-Othe. Merci pour notre C.S.

**LECLERC René**, 17, rue Gaspard Chaumette, 58000 Nevers. Merci pour notre C.S.

**LAUDETTE J.-M.**, Andrein, 64390 Sauveterre de Béarn. (Amitiés aux camarades des XB et spécialement

à ceux des kdos 5558 de Tsaken et 7110 à Soktrum). Merci pour notre C.S. et tous nos vœux de meilleure santé.

**KAUFFMANN Jean**, 24, rue de Chaumont, 52310 Bologne. Merci pour notre C.S.

**CAPPELLETTI**, 4, rue Michel, Cauty 28250. Merci pour notre Caisse de Secours.

**RIVALLAIN**, 4, rue de Guern, Malguenac 56300 Pontivy, à qui nous souhaitons que sa santé s'améliore.

**PIUMATTI**, 8, rue d'Agen, 93800 Epinay-sur-Seine. (Un bon souvenir à tous les camarades de Schramberg). Merci pour notre C.S.

**BARDIEP J.-P.**, Le Fieu 33230 Coutras. Merci pour notre Caisse de Secours.

**ALLAIN Jacques**, 47, rue d'Albuféra, 27200 Vernon. Merci pour notre C.S.

**BROSSIER Marcel**, 57, Av. de Genève, 74700 Sallanches. Merci pour notre C.S.

**KALINDERIAN**, 48, rue St-Basile, Marseille. (Amitiés à tous de la part du tailleur de Balingen). Merci pour notre Caisse de Secours.

**FIGNIER Adrien**, Chantoiseau, Guiseniers 27700 Les Andelys. (Un vieux de l'Arbeits Kommando 860 Lubeck dont j'étais responsable et libéré comme ancien combattant 14-18. Président d'honneur des P.G. d'Aulnay-sous-Bois).

**PARMENTIER Lucien**, Lusse 88490 Provençères-sur-Fave. (Mon bon souvenir aux anciens de Balingen et du Kukberg Ulm).

**Dr SCHUSTER Daniel**, 8, Av. de Sénart, 91230 Montgeron. Merci pour notre C.S.

Une lettre de notre ami René GALMICHE, de Giromagny, lettre dont la publication est bien tardive, mais hélas l'importance du courrier est si impressionnante que, malgré tous nos efforts, il y a du retard, mais l'ami René me pardonnera... Sa lettre est de Hyères (le 18 mai 1981) où il fait, avec ses enfants, plusieurs séjours par an. Une occasion d'aller saluer l'ami BARELLI, notre délégué VB-X ABC pour le Var, au village-P.G. où se rencontrent de nombreux VB et X ABC. Nous avions eu la joie d'avoir à notre table, lors du banquet de l'Assemblée Générale du 29 mars 1981, notre ancien compagnon du Magazin du Waldho, nous faisons une sacrée équipe de travailleurs avec l'ami Jules CARLIER, vous pouvez m'en croire, un beau trio de « ramiers » ! Voici ce que l'ami René pense de notre Assemblée Générale du 29 mars dernier :

## Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

«...Bien entendu, l'Assemblée Générale a été pour moi un retour vers une jeunesse déjà lointaine, hélas. J'ai retrouvé, avec satisfaction, des camarades toujours présents à mon esprit, bien sûr, mais aussi plusieurs déjà oubliés, non revus depuis 40 ans. Mon Dieu, que la vie est courte !

« J'ai eu bien des satisfactions de cette journée, déjeuner auprès de vous et de ta chère épouse, dans un site agréable, une ambiance jeune et du tonnerre, enfin un menu parfait. Que les organisateurs en soient remerciés.

« Le décès du Dr FAURAN me touche, comme nous tous certainement. Aussi cette disparition ne peut que m'inciter à songer de plus en plus à l'avenir, car je commence à devenir vieux. Ne rigoles pas surtout, c'est mon tempérament. Mais nous tenons la rampe...

« Enfin à la grâce de Dieu. S'il me le permet je serais des vôtres l'an prochain ! »

Mais bien entendu mon cher ami René que l'an prochain nous serons encore réunis. Le décès de notre grand ami FAURAN nous a tous consternés. Aussi il faut vite profiter des instants charmants que la vie nous propose et que l'amitié nous apporte. Donnons-nous rendez-vous le Dimanche 28 mars 1982 à la Chesnaie du Roy à Paris, pour égrener nos souvenirs de captivité qui ne sont pas tous tristes.

Remerciements à l'ami Jean LAURENT, Villa Jeanne d'Arc, 26, Impasse Testanier, 83600 Fréjus, pour l'adhésion d'un ancien du VB, OGE Charles, à qui nous souhaitons la bienvenue parmi nous. La santé de notre ami Jean se rétablit depuis son opération, et dit-il, il tient le coup autant que possible. Et après sa cure des Pyrénées-Orientales cela ira encore mieux. Comme le petit Guillaume est parisien nous espérons que la santé aidant, le grand-père profitera de l'occasion pour s'inscrire à la table du Waldho le 28 mars 1982. Mon bon souvenir à la famille LAURENT.

Nos amis Huguette et Maurice MARTIN, de Poitiers, terminent le petit tour de France des vacances d'été qu'ils ont entrepris cette année. Une carte de Cannes en juillet, où il faisait soleil et chaud. Puis à la fin du mois de juillet un court séjour à Sevrans dans la région parisienne, pour voir le dernier né de la famille, ensuite direction Cabourg pour terminer en Haute-Marne et retour enfin à Poitiers après 5 mois d'absence... Beau programme. L'animateur du 604 et son épouse sont en pleine forme et adressent leurs souhaits de bonnes vacances et leur amical bonjour à tous les copains.

Nos amis André FAUCHEUX et Mme, sont allés se reposer une quinzaine de jours dans le Briançonnais, dans leur chalet de montagne. Ils ont fait une escapade en Vendée où leur petite-fille cadette se mariait le 3 août. L'Amicale présente aux jeunes époux ses meilleurs vœux de bonheur. Nous reverrons notre Maestro à la rentrée. Sa santé est excellente et ses ennuis de santé ne sont plus que de mauvais souvenirs.

Une carte de nos amis René et Marguerite SCHROEDER. Notre vice-président et son épouse visitent, avec des amis d'Ulm, l'Allemagne (Ulm, Munich, etc.) Ils ont été bien reçus chez « Magirus » à l'atelier 1 avec Jean BLANC. Mais on ne les a pas embauchés... Puis Munich, beau coup d'œil des Alpes Bavaoises avec un temps magnifique. Après Salzbourg, la patrie de Mozart, visite au nid d'aigle à Berchtesgaden, résidence d'hiver d'un certain Hitler bien connu de nos gars pendant l'époque 1939-1945, et retour par Stuttgart et Strasbourg.

Une carte de notre ami Roger BLONDEAU, de Poitiers en vacances à Thonon et à Cannes. Le moral n'est pas au beau fixe mais le temps apaise bien les douleurs. Ma femme et moi adressons à notre ami Roger tout notre amical souvenir avec l'espoir de le rencontrer bientôt.

Une carte de Caracas (Vénézuéla) de notre ami Bernard BERKOWICZ, 5, rue de la Reine Hortense 95320 Saint-Leu-la-Forêt. « Après un long périple entre U.S.A. et le Vénézuéla, nous écrit-il, je vais m'embarquer pour une croisière sur la Mer des Caraïbes. De ce lointain séjour j'adresse à tous mes amis, de la Flandre au Roussillon, de la Bourgogne à la Provence, mon plus cordial salut, sans oublier mes amis de Schramberg ». Merci et bon voyage, cher ami.

Notre ami Joseph PERRIN, 11, rue Auguste Pavie, 35240 Retiers, souhaite bien le bonjour à tous ceux qui sont passés à l'hôpital de Sandbostel où il est resté du 8 septembre 40 à la libération d'avril 45, où il travaillait à la cuisine.

Notre ami le Dr André CESBRON, 49270 Champtocéaux, envoie toutes ses amitiés aux anciens du VB : PERRON, Abbé BUSTEAU, Abbé MILLELIRI, SAUSSURE, GALMICHE, HUET, PIFFAULT, RIFFLE, etc., qu'il a connus.

Notre ami J. AYMONIN, 3, rue de l'Abreuvoir, 39410 Saint-Aubin, dit « Bicot », ex-Homme de Confiance de Bussum, prie les anciens de ce commando d'entrer en contact avec lui. Amitiés à tous. Téléphone (84) 70.15.00. « Je suis, nous écrit-il, le P.G. qui a passé la matinée du samedi 22 septembre 1979 à la table de la permanence du X à Lourdes. J'étais coiffé de mon calot de prisonnier, marqué K.G.F. J'ai longuement causé avec les responsables de la permanence. J'étais à la recherche d'un camarade que j'ai eu la joie de retrouver, le midi même à son restaurant, ainsi qu'un autre le 23 septembre, sur la prairie, sous le panneau du X : HUON.

J'aimerais que vous fassiez paraître dans Le Lien l'avis de décès de LEPIN Henri, Stalag X B A, kdo Busum, décédé le 1<sup>er</sup> juillet 1981 à l'âge de 66 ans.

Nos camarades MARQUETTE et AYMONIN l'ont accompagné à sa dernière demeure, ainsi que le drapeau des A.C.P.G. de Besançon, plus deux délégués.

Une lettre de notre délégué départemental pour la Saône-et-Loire, notre ami Paul DUCLOUX, Place de la Mairie, La Guiche 71220 Saint-Bonnet de Joux : « Mon activité P.G. ne se relâche pas. Je rentre du Sud-Ouest d'un voyage P.G. qui avait pour but la visite de notre belle colonie de vacances de Narbonne-Plage. Par le beau temps retrouvé tout a bien été.

Parmi nos amis de la section voisine de Sennecy-le-Grand, il se trouvait deux anciens du X B. Facilement ils ont répondu favorablement à ma demande et je vous adresse sous ce pli deux bulletins d'adhésion...

Dès demain (le 25 mai) je retourne en Allemagne du Sud, région de Lorach (près de Bâle). Avec son mari, ma fille quitte l'Allemagne du Nord pour venir travailler dans ce beau coin. Pour nous ce sera très intéressant, car le déplacement sera de 350 kms seulement au lieu de... 1 100 !... »

Merci à notre ami Paul DUCLOUX pour son dévouement à la cause amicaliste. Nous espérons que son voyage en Espagne s'est fort bien déroulé, comme à l'habitude, et nous attendons de beaux échos de ce voyage P.G. organisé de main de maître par notre ami. En allant voir ses enfants à Lorach l'ami DUCLOUX ne quitte pas le territoire de notre Amicale VB-X ABC. Avant ils étaient sur celui des X ABC, maintenant ils sont sur celui du VB. Le coin de Lorach était très connu des anciens du VB. C'est la région de passage de la frontière pour les évadés. Waldshut est à 40 kms plus à l'est ainsi que la fameuse boucle de la Schaffhausen qui est à 50 kms de Lorach. Entre Lorach et Stuhlingen se sont inscrits les plus beaux faits d'armes de nos sympathiques évadés. Il pourra voir qu'à Rheinfeldens les P.G. évadés pouvaient déjà apercevoir la terre de la Liberté... C'est une magnifique région, à l'orée de La Forêt Noire et du Wurtemberg à 6 kms de Bâle et du Rhin... mais qu'elle était dure, l'hiver, avec la neige, pour ceux qui tentaient la belle ! Aux enfants de l'ami DUCLOUX nous souhaitons la bienvenue et beaucoup de succès sur le territoire du VB.

Notre ami AUBRY Maurice, 22, rue François Daru, Chauconin-Neufmontier 77100 Meaux, adresse ses bonnes amitiés et son meilleur souvenir à ceux de Hahn, kdo 692 et une pensée particulière à notre cher Arthur GALINIER qui nous a quitté au début de 1980.

Notre ami Raymond FOUET, 20, rue Ernest Couteaux, 59160 Lomme, nous écrit : « Depuis des années c'est avec joie que je lis Le Lien donnant des informations des anciens des Stalags VB-X ABC. Je suis très attentif au Courrier de l'Amicale, avec l'espoir de retrouver des noms de copains de captivité, hélas, sans résultat. Aussi je vous demande de bien vouloir par le courrier faire un appel aux anciens du kdo 430 de Tating dans le Schlesswig Holstein. Ci-joint une photo faite à Noël 1941 pour faire paraître si possible. »

Nous allons transmettre cette photo, bien sombre hélas, à notre imprimeur avec mission, si possible, de la publier dans Le Lien. Mais nous ne garantissons rien à l'ami FOUET pour sa parution, par suite de la mauvaise qualité de la photo.

Une carte de la région nantaise de notre ami PANISSE avec son amical bonjour.

Une carte de Venise de nos amis Odette et Maurice ROSE qui avaient assisté au beau rassemblement d'anciens P.G. à Roveretto dans le Trentin Italien, sous une chaleur accablante et une grande affluente de visiteurs. Cela nous reconforte un peu, avec l'été pourri que nous connaissons, dans la région parisienne.

Notre vice-président Roger LAVIER et Mme, après Saint-Gervais où le temps était superbe, et un passage éclair à Asnières pour recharger les accus, sont partis pour Toulouse où les attend le beau soleil du Sud-Ouest.

## Courrier de l'Amicale (suite)

### CARNET ROSE

L'ami Claude LEFORT, notre immortel Papillon, 60, rue Saint-Julien, 49000 Angers a la joie de nous annoncer la venue dans ce monde, le 24 juin 1981, de Marie LEFORT, numéro 2 chez son fils Xavier LEFORT.

La mère et la fille sont en excellente santé et toute la famille est heureuse de voir le cercle de famille s'agrandir. Quant au grand-père il cherche une nouvelle formule pour une autre Liqueur Papillon, mais celle-ci bien vivifiante, pour fêter ce joyeux avènement.

Longue vie et prospérité à la mignonne petite Marie.

Pour ne pas faire d'oubli, notre camarade JALLON Marcel, ainsi que Mme, ont la grande joie d'annoncer à leurs amis de l'Amicale, la naissance le 20 avril 1981, de Michaël, leur premier arrière-petit-fils, au foyer de Claude et Nelly.

Profitant de cette annonce, ils ont la grande joie également d'apprendre, que leur second petit-fils Jean-Louis est reçu avec diplôme d'électronique, d'automatique et d'informatique industriel.

La joie règne dans la famille JALLON. Toutes nos félicitations à cette famille heureuse et longue vie au petit Michaël.

Au foyer de Pierre ROMANET et Mme, Place du Terrail, Le Crozet 42310 La Pacaudière, est née, le 21 juin 1981, Isabelle.

Toutes nos félicitations aux heureux parents et grands-parents et longue vie à la petite Isabelle.

Nos amis Raymond LEGER et Mme ont la joie de nous annoncer l'arrivée au foyer de leurs enfants, d'un deuxième petit-enfant prénommé Stéphan, le 9 juin 1981.

Toutes nos félicitations aux heureux parents et grands-parents et longue vie au petit Stéphan.

### CARNET NOIR

C'est avec peine que nous apprenons le décès de notre ami Roger ARRODEAU, 11, rue de Londres, 75009 Paris. Roger était un amicaliste de la première heure, établi commerçant dans le quartier de la Trinité à Paris et participait très largement à notre Caisse d'entraide par ses dons en nature.

A sa mère, à sa famille, l'Amicale présente ses sincères condoléances.

Mme André GOURY, 15, rue Nicolas-Paquet, 95260 Beaumont-sur-Oise, ses enfants, petits-enfants et toute sa famille ont la douleur de vous faire part du décès de notre ami André GOURY survenu le 30 juillet 1981 dans sa 70<sup>e</sup> année.

A cette famille éplorée le Comité Directeur de l'Amicale présente ses sincères condoléances.

### A VENDRE

Belle maison de campagne, 5 pièces, 2 garages, parc, petite piscine, à 200 mètres du Pont de Montsoreau.

Ecrire à Mme Vve LACHAUD, 49870 Varennes-sur-Loire.

Je vends, centre gros village de campagne, maison habitation actuellement à usage commercial. Convientrait à retraité, à 20 kms au nord de Saumur. Libre mai 1982. Tél. (41) 51-50-77.

## LES PUCES

Ce dimanche avait été triste et morose. La veille il avait fait très froid et neigé toute la nuit, aussi la journée avait été consacrée à débayer les trottoirs avec en prime les « aboiements » de nos gardiens qui trouvaient que nous n'y mettions pas assez de cœur.

Crevés, nous avions avalé notre soupe habituelle en hâte, désirant retrouver notre couche le plus vite possible.

Enfin l'extinction des feux ; les conversations se sont tuées ; quelques ronflements commencent à troubler le silence. Subitement une voix :

— 1... 2... 3... 4... 5...

— Eh... ça ne va pas ? Si tu as besoin de compter pour t'endormir, fais-le en silence !

— 9... 10... 11... 12...

— T'as bientôt fini ? T'es dingue ou quoi ?

— Vos gueules là-dedans !

— 17... 18... 19... 20...

— Mais il est malade ! Tu vas la fermer ! Si t'as pas sommeil laisse roupiller les autres !

— 23... 24... 25...

— Dans toute la chambrée : La ferme ! Silence ! C'est bientôt fini ! On va te virer ! Tollé général...

— J'en ai marre, dit celui qui comptait, plus que marre... Hier j'ai tué 44 pucés ; je me suis juré d'en tuer 5 de plus ce soir. Vous vous en foutez, elles ne vous piquent pas, vous avez la peau trop dure et elles ont sans doute peur de s'empoisonner... moi, le matin, je me réveille plein de cloques... Si vous faisiez comme moi, il y en aurait beaucoup moins, mais c'est trop vous demander bande de fainéants ! Voilà, à cause de vous je ne me souviens plus combien j'en ai tué. Tant pis, je recommence :

— 1... 2... 3... 4...

Robert VERBA.

# UNE INSPECTION ROYALE

En cette soirée d'hiver, la quinzaine de « géfangs » faisant partie de notre kommando de culture, perdu dans la Haute-Souabe, écoutaient avec un certain contentement les ronflements du poêle et les crépitements du bois enflammé.

Il commençait à faire chaud dans la pièce, alors que dehors, le vent soufflant en rafales, secouait longuement les volets.

Chaque soir, quand les prisonniers rentraient au kommando, il y avait une sorte de rituel, pratiquement invariable. Chacun parlait des travaux qu'il avait faits dans la journée. Cet exposé, souvent assez long, était suivi, en général, de commentaires très critiques, à l'égard des Baours(1). Ensuite, il était question des événements, petits et grands, survenus dans la commune (naissances, mariages, décès, accidents, rencontres et une foule d'autres « faits divers » de toutes sortes). Comme il y avait un prisonnier dans presque toutes les grandes fermes, rien ne passait inaperçu.

Enfin, on en venait au sujet le plus important : les nouvelles concernant les opérations militaires. Les stratégies s'en donnaient à cœur joie. On assistait parfois à des dialogues passionnés où chaque interlocuteur, arguments à l'appui, défendait son point de vue, avec acharnement.

Après ces joutes guerrières, les conversations tombaient soudainement. C'est ce qui se produisait ce soir là. Encore un instant et ce serait le silence qui allait régner.

Heureusement, le gros Jules prit la parole, pour dire avec force : « Alors, il n'y a personne qui veut raconter une histoire, avant qu'on n'aille se coucher. Oh ! Arnold tu en connais des tas d'histoires, toi ! »

Arnold, vrai bruxellois, déluré et sans complexes, avait fait des études, avant-guerre, pour être sculpteur. Toujours jovial et plein d'humour, il mettait beaucoup d'animation dans le kommando.

— Je ne suis pas très en forme ce soir. Et puis, mes histoires, vous les connaissez toutes !

— Allez, allez, ne te fais pas prier. Vas-y. On t'écoute !

— Bon, bon ! Eh bien voilà ! C'est une histoire vraie, qui remonte au printemps 1940.

En Belgique, on avait été mobilisé et je m'étais retrouvé dans une compagnie qui montait la garde du côté de Malmédy, le long de la frontière allemande.

L'armée belge avait installé, de place en place, des groupes d'une vingtaine de soldats, qui surveillaient un petit secteur, sous le commandement d'un caporal.

Bien avant notre arrivée, des réseaux de fil de fer barbelé avaient été implantés à proximité de la frontière.

La nourriture nous était apportée par des cuisines roulantes et on couchait sous des grandes tentes, pouvant abriter six hommes.

En somme, on menait une vie de plein air, très supportable : le service et les corvées nous laissaient pas mal de temps libre.

Après les heures de garde, prises à tour de rôle, on pouvait jouer au football, ou aux cartes, ou bien dormir, à notre arrivée sous la tente.

L'endroit était assez désert et on ne voyait guère de gradés, à part un adjudant qui venait faire une ronde, à peu près une fois par semaine.

Un matin du mois de mars ou d'avril, j'avais joué au football, avec mes camarades et le ballon avait roulé dans les barbelés. En allant le chercher, je m'accroche dans les fils de fer et déchire mon pantalon en drap. Il y avait tout un carré de tissus qui pendait par derrière, à tel point qu'on pouvait voir une partie de mon caleçon.

Je me dis : « C'est pas grave, je vais recoudre tout ça, après déjeuner ».

Seulement, au début de l'après-midi, il fallait — c'était presque une obligation — que je fasse une partie de belotte, sous la tente, avec mes partenaires habituels. Selon les jours, on pouvait jouer pendant deux ou trois heures, en buvant de la bière, bien décontractés, sans soucis et sans souliers.

Il y avait déjà un bon moment qu'on tapait les cartes, quand tout à coup, on entend un bruit de moteur, qui se rapproche. Un camarade va regarder dehors et aperçoit un motocycliste qui est arrêté et crie à haute voix : « Préparez-vous à rendre les honneurs. Sa Majesté inspecte le secteur ! ».

Tous les soldats, y compris le caporal, se mettent à rire aux éclats :

— Eh ben ! elle est bien bonne celle-là. T'as rien d'autre à nous annoncer ?

— En voilà un sacré rigolo ! D'où qui sort celui-là !

— Dis donc l'ami. Et le Pape est-ce qu'il va venir aussi ?

— Tu crois que Sa Majesté va se perdre par ici ! Il n'y a que les corbeaux qui peuvent nous rendre visite !

Le motocycliste qui était resté impassible sous les quolibets, repart en disant : « Vous feriez mieux de vous habiller, bande de cloches ! »

Nous poussons tous des exclamations bruyantes : « Qu'est-ce qui nous veut ce corniau là ? » Et sans plus tarder nous rentrons sous les tentes pour continuer notre partie de belotte.

Un quart d'heure ou 20 minutes plus tard, d'autres bruits de moteur se font entendre :

— Qu'est-ce qui se passe encore ?

Notre caporal apparaît les bras levés, complètement affolé : « Vite, vite, préparez-vous, c'est Sa Majesté le Roi ! »

Alors, vous pouvez imaginer le branle-bas terrible qui se passe sous les tentes. On se bouscule, on se gêne, on s'injurie. Le temps presse. On entend le caporal hurler : « Rassemblement ! Rassemblement ! »

Dans ma tente, où je loge tout au fond, j'arrive à enfiler ma vareuse, mais impossible de trouver mes

souliers : ils doivent être dehors. Tant pis ! Je me chausse avec une paire de galoches en bois. Par chance, mon fusil est à portée de la main. Mais il ne reste qu'un casque et ce n'est pas le mien : il est bien trop petit.

En sortant, bon dernier, bien sûr, j'aperçois le camarade qui est coiffé de mon propre casque, trop grand pour lui ; on ne voit pas ses yeux.

Cela ressemble à une vraie scène de cinéma et j'ai beaucoup de mal à m'empêcher de rire.

Le temps de jeter un coup d'œil sur trois rutilantes automobiles de grandes cylindrées dont une arbore le fanion du Roi et je rejoins le gros de la troupe, que le caporal s'efforce de mettre en rangs, tout en lançant des cris désespérés.

Le Roi est bien là, en personne, avec un général et plusieurs autres officiers. Ils nous regardent avec des visages fermés, plutôt réprobateurs.

Il est vrai que le spectacle n'a rien de réjouissant. Habillés à la hâte, nous avons des tenues assez disparates, qui n'ont pas l'air de charmer outre mesure nos visiteurs de marque.

De plus, ceux-ci n'ont pas manqué de constater qu'autour des tentes il y a de la paille partout, et que le sol avoisinant est jonché d'une multitude de bouteilles vides.

Un des officiers — c'est un capitaine — s'avance et commande au caporal, d'un ton sec : « Faites présenter les armes ! »

On voit le général hocher la tête. Notre façon de manier les fusils ne semble pas lui procurer de grandes satisfactions.

Nous essayons de rester immobiles pendant que le Roi passe, lentement, devant nous, d'un air grave. Les traits de sa physionomie ne se dérident pas. On comprend, manifestement, qu'il n'a pas envie de rire.

A un signe qu'il fait, le capitaine commande à nouveau :

— Faites faire demi-tour à vos hommes !

Le Roi revient sur ses pas, sans précipitation. Je Je sens qu'il est arrêté derrière moi. Ses yeux doivent se porter sûrement sur mes galoches, sur l'accroc de mon pantalon et sur le casque qui ne tient pas sur ma tête. Mais je me console un peu en pensant que mes camarades n'ont pas meilleures allures.

Maintenant, le Roi et les officiers de sa suite se sont regroupés près des voitures. Ils parlent entre eux, en faisant de grands gestes. Malgré la distance qui nous sépare, il est facile de voir que nos « Super-Inspecteurs » ne sont pas au comble de la joie.

Nous attendons toujours l'arme au pied, bien que l'inspection semble terminée.

Notre caporal est apparemment soucieux. Cela se lit sur sa figure. Il craint des sanctions possibles, qui pourraient venir de très haut...

L'attente se prolonge encore, puis brusquement, le capitaine qui transmet les ordres, fait signe au caporal de se rapprocher :

— Vous pouvez disposer et faire rompre les rangs !

Et comme si la foudre venait de tomber, nos visiteurs remontent dans leurs voitures avec une rapidité extraordinaire. En quelques secondes, les trois automobiles démarrent en trombe et disparaissent instantanément.

Pour nous, ce n'est pas encore tout à fait fini, car nous devons subir les reproches de notre caporal :

— Il n'y en a pas un qui ferait quelque chose pour m'aider ! Vous vous en foutez complètement ! Toutes les tuiles tombent sur moi. Je suis à peu près sûr de me retrouver en prison, dès la semaine prochaine ! Et ce sera de votre faute à tous !

Les prédictions pessimistes ne se réalisèrent pas fort heureusement. Et l'inspection royale n'eut jamais de suite.

Maurice ROSE.

## BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS V B - X ABC.

Nom : .....

Prénoms : .....

Adresse : .....

Date de naissance : .....

Immatriculé au Stalag ..... sous le N° .....

Kommando .....

Fait à ....., le .....

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB-X ABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 20 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 1981

Prix de l'abonnement annuel : 20 F.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne